

2014

Le Devoir du journaliste : François Mauriac, Albert Camus et la Libération de la France

Andrew D. McCue
University of Vermont

Follow this and additional works at: <https://scholarworks.uvm.edu/hcoltheses>

Recommended Citation

McCue, Andrew D., "Le Devoir du journaliste : François Mauriac, Albert Camus et la Libération de la France" (2014). *UVM Honors College Senior Theses*. 20.
<https://scholarworks.uvm.edu/hcoltheses/20>

This Honors College Thesis is brought to you for free and open access by the Undergraduate Theses at ScholarWorks @ UVM. It has been accepted for inclusion in UVM Honors College Senior Theses by an authorized administrator of ScholarWorks @ UVM. For more information, please contact donna.omalley@uvm.edu.

Le Devoir du journaliste :

François Mauriac, Albert Camus et la Libération de la France

Andrew McCue

Le 18 avril 2014

Introduction

À quel point l'art touche-t-il à la politique ? L'engagement des artistes dans la politique, a-t-il une signification différente de celui des citoyens normaux ? Au vingtième siècle, les intellectuels français se mêlent notamment à la politique de leur pays. Les deux guerres mondiales ainsi que la montée du fascisme et du communisme font que les idées répandues dans la presse prennent une nouvelle importance. Puisque les intellectuels méritent leur célébrité selon la qualité de leur expression et l'analyse des idées, le public leur confère une autorité symbolique, celle de commenter les événements pour montrer la voie juste. Ils interpellent la population à travers le journalisme, qui permet aux écrivains de commenter les actualités et de diffuser leurs idées à un grand public. La capacité de faire voir et de faire croire dont jouissent les journalistes intellectuels entraîne aussi un devoir envers le peuple, celui de montrer la voie de la justice et de déjouer les ruses des idéologues. Le journalisme est le lieu où les intellectuels s'engagent dans la politique et ils ont l'obligation morale de prendre parti pour la justice et pour l'éthique dans la vie publique de la France.

Pour examiner la question du rôle politique des intellectuels français, il sera d'abord nécessaire de tracer leur engagement en matière politique dans la France moderne face à l'affaire Dreyfus. La condamnation d'un officier juif dans l'armée française pour une trahison dont il était clairement innocent ne fait pas de bruit dans la société française au début, mais quand les faits du cas Dreyfus sont communiqués à l'écrivain Émile Zola, il fait éclater le scandale par sa lettre ouverte « J'accuse...! » qui expose l'antisémitisme ouvert de l'état. Le conflit qui s'ensuit met en question les valeurs de justice, d'égalité devant la loi et de vérité dans la démocratie française. L'engagement des intellectuels dreyfusards témoigne de leur dévotion aux idéaux démocratiques

de la France, de leur conscience du trajet politique de la France et de leur volonté d'influencer l'opinion publique de façon éthique. Ensuite, devenus des agents dans la sphère politique, les intellectuels participent à la rivalité des idéologies. Ils sont soit partisans du communisme, soit militants du fascisme visant à remédier au système politique troublé de la III^e République. Les intellectuels publient des articles et créent des revues pour propager les idéologies qu'ils soutiennent. Les Allemands nazis créent des cercles amicaux pour rapprocher les intellectuels anticomunistes français aux intellectuels allemands, Charles Maurras milite pour un nationalisme positiviste dans *L'Action française*. Finalement, sous l'Occupation les intellectuels résistants créent des revues clandestines pour monter une résistance de l'esprit et des idées à la brutalité des nazis. Après une discussion des antécédents historiques, cette première partie va traiter de l'Occupation de la France en tant que moment historique où la langue écrite devient une action politique selon les idées qu'elle communique. En liant des conséquences réelles et sévères aux idées politiques, l'Occupation est une période où les intellectuels français peuvent effectuer des actions politiques importantes qui touchent au destin de la France. Dans ce contexte, le journalisme devient le mode d'expression de choix pour que les intellectuels français exercent leur magistrature morale, tout en s'engageant dans la politique du pays pour faire basculer la population vers la vérité et la justice.

Ensuite, ce projet examine de près la vie de François Mauriac pour y exposer ses motivations et les buts de ses engagements journalistiques. En commençant par son enfance à Bordeaux dans une famille bourgeoise d'un catholicisme strict, on voit comment les mouvements de sa conscience inquiète ne laissent pas Mauriac adhérer simplement à une loyauté de classe, de politique ou de foi. Dans ses luttes personnelles avec sa foi, Mauriac éprouve une volonté de domi-

ner sa propre vie en essayant de réconcilier ses actions et ses prises de position politiques avec sa conscience et son respect pour l'homme. Ce dernier devient un moteur important des engagements journalistiques de Mauriac dans les années 1930 où il est partisan du peuple espagnol pendant la Guerre d'Espagne, dénonçant les crimes des deux côtés. Par cette éthique de l'humain, il arrive à se méfier des idéologies communistes et fascistes, cherchant une voie du milieu qui serait juste et qui garderait intacte autant que possible l'intégrité de la personne humaine. N'hésitant jamais à rompre avec ses confrères selon les exigences de sa conscience, les positions politiques de Mauriac lui valent plein d'ennemis car elles basculent de droite à gauche et au centre selon sa conscience. Le fil conducteur de son rejet du communisme, sa méfiance du fascisme et sa critique de la politique temporelle de l'Église catholique est le besoin de sauver l'être humain de ces idéologies qui se servent des êtres et les détruisent dans la quête du pouvoir économique et politique. N'importe ses allégeances, soit à l'Église catholique, soit à la Résistance, Mauriac utilise le journalisme pour dénoncer ces mouvements politiques qui menacent l'intégrité de la personne humaine dans le corps et l'esprit, appelant les hommes en revanche à une meilleure conduite conforme à leurs consciences, à l'éthique chrétienne et à la justice.

François Mauriac, en tant que romancier célèbre élu à l'Académie française jouit d'une grande autorité symbolique grâce à sa position à la tête de l'orthodoxie littéraire française. Étant Académicien, Mauriac est légitimé et son talent pour l'écriture est reconnu. L'autorité culturelle conférée à Mauriac grâce à cette célébrité fait du journalisme un véhicule particulièrement propice à la diffusion des idées de l'écrivain. Puisqu'il est un intellectuel célèbre de l'orthodoxie culturelle, la voix de Mauriac a un certain poids qu'il utilise au service de ses missions personnelles, telle que la restitution d'une certaine morale chrétienne dans la politique française. Outre

ses romans qui montrent des personnages éloignés de Dieu par leurs péchés, Mauriac entreprend sa mission de restaurer l'art et la morale chrétienne en France par sa participation à plusieurs journaux. Dans les années 1930 il contribue à *L'Écho de Paris* un journal de droite qui s'accordait plus ou moins avec les positions conservatrices, anticommunistes et plutôt bourgeoises qu'a Mauriac à cette époque. Pourtant, au fur et à mesure que ses positions politiques évoluent, il contribue régulièrement à la revue catholique *Sept* qui adopte une ligne centriste visant à mener un combat contre le communisme et le nazisme auprès du peuple. *Sept* reflète mieux un journal engagé en accord avec les buts politiques de Mauriac qui refuse l'enchaînement de l'Église catholique au conservatisme politique. Ce centrisme chez Mauriac le pousse à changer de tribune. Il quitte *L'Écho* au profit du *Figaro* qui est plutôt du centre-droit. Il se sert du *Figaro* et de *Sept* pour mener une campagne pour l'homme contre les atrocités de la Guerre d'Espagne et du régime Nazi. Albert Camus pour sa part contribue régulièrement au journal *Combat*, pendant et après l'Occupation. Tandis que Mauriac publie dans *Les Lettres françaises* et dans la presse étrangère (par exemple, *La Gazette de Lausanne* en Suisse), Camus devient un rédacteur du journal de la Résistance, *Combat*. Tous les deux visent à influencer la vie publique et politique de la France par leurs analyses dans la presse. Ils guident la population dans son choix de positions politiques à travers le journalisme, et donc le débat qui surgit entre ces deux écrivains en 1944 au moment de la Libération de la France a lieu de façon très publique dans leurs éditoriaux pour *Combat* et *Le Figaro*.

Enfin, cette étude met la polémique entre Mauriac et Camus dans le contexte de leur engagement politique à travers le journalisme et de leurs prises de position au temps de la Libération. Situant d'abord ces positions par rapport à leurs origines sous l'Occupation, cette analyse

visé à montrer comment Mauriac et Camus sont positionnés de façon à s'opposer l'un à l'autre par leurs différentes trajectoires. Leurs idées sur le devoir de l'écrivain dans le journalisme donnent à leur débat des dimensions éthiques, mettant en jeu l'avenir et l'âme de la France. La participation de ces hommes au *Figaro* et à *Combat* en particulier les situe dans le champ politique de la France libérée : Camus dans la Résistance intérieure et Mauriac dans l'orthodoxie bourgeoise, conservatrice et d'une certaine manière catholique de la France. Tandis que le jeune Camus participe à un nouveau journal de la guerre qui est partisan d'une révolution en France, Mauriac est la star littéraire d'un vieux journal (*Le Figaro* est fondé en 1826) qui est symbole de la stabilité centre-droite et de la bourgeoisie en France. Ces deux écrivains brandissent leurs articles journalistiques comme des armes, diffusant des idées et des analyses qui visent à provoquer la réflexion et l'action chez leurs lecteurs. Quand leurs projets entrent en conflit, le débat qui éclate n'a pas seulement à faire avec les idées différentes de deux hommes, il touche au chemin politique que suivra la nation. Résistant aux passions de la Résistance victorieuse, le partisan de l'homme en Mauriac élève sa voix pour dénoncer les injustices de l'épuration, et son débat avec Albert Camus finit enfin par ouvrir les yeux à ce dernier au danger des mots publiés et de ses justifications de la violence dans la presse. En débattant des mérites de la liberté de l'expression dans la presse, Camus et Mauriac répondent à l'enjeu moral et politique du journalisme des intellectuels célèbres - leur autorité culturelle crée une obligation morale envers la population qu'ils interpellent dans le journalisme.

I. Les intellectuels français s'engagent

À quel point peut-on tenir les intellectuels responsables de leurs œuvres écrites ? Est-ce qu'ils ont une obligation ou une responsabilité politique, sociale, ou morale devant leur public ? L'engagement intellectuel a-t-il une valeur réelle hors du plan symbolique ? Les intellectuels français jouissent d'une position privilégiée dans la société française qui semble affirmer leur pouvoir symbolique et leur responsabilité morale. Dans son livre, *François Mauriac: The Making of an Intellectual*, Edward Welch cite Anna Boschetti, qui attribue cette position aux facteurs suivants :

*l'unification précoce et le centralisme politique et culturel [qui] ont permis très tôt la formation d'une société intellectuelle consciente de son importance sociale...L'orientation démocratique, à partir de 1789, a contribué à l'autonomisation et au prestige de la culture...dans un ordre social qui fonde sur l'idéologie méritocratique sa légitimation, tout incline cette aristocratie de l'intelligence...à se penser comme totalement libre, lucide, désintéressée et, de ce fait, mandatée pour exercer une magistrature morale sur toute la société.*¹

Les intellectuels français assument la responsabilité sociale d'être les formateurs de l'éthique publique de la République.

Le journalisme est l'outil le plus dynamique à travers lequel ils exercent leur magistrature morale. Plus accessible que les romans, les manifestes et les essais, les journaux ont une grande diffusion en France au début du vingtième siècle qui permet aux intellectuels de faire entendre leur voix au grand public. C'est grâce à un journalisme libre que la démocratie peut fleurir, les débats politiques sur n'importe quel sujet de dimension morale, permettant ainsi de la réflexion de la part de la population. Dépassant la satire et les commentaires possibles des romans et des pièces de théâtre, les articles et éditoriaux des journaux ont l'avantage de toujours traiter des

¹ Edward Welch, *Francois Mauriac: The Making of an Intellectual*, (Amsterdam-New York: Editions Rodopi BV, 2006), 19 (italique ajoutée).

problèmes du moment – leurs argumentations offrent au public de diverses interprétations de l'actualité. En effet, les journaux permettent aux intellectuels d'appliquer leur moyen d'expression - l'écriture argumentative et l'analyse critique - au service d'un mouvement social ou politique actuel. Cette influence donne lieu à la responsabilité morale chez les intellectuels qui sont investis du pouvoir de persuasion et de l'autorité symbolique de l'artiste.

Les écrivains tels que François Mauriac, un romancier catholique et académicien, contribuent aux journaux pour mobiliser leur capitale symbolique au service d'une certaine politique ou d'une certaine éthique. Ayant pour mission la restauration du moral chrétien dans la société française, Mauriac écrit des romans et des recueils de poésie formés autour des valeurs chrétiennes ; pourtant il s'engage vraiment dans la politique quand il commence ses contributions à *L'Écho de Paris* un journal de la droite. Aux années 1930, la guerre d'Espagne facilite le déplacement de ses contributions au *Figaro* un journal du centre-droite où Mauriac développe ses talents de journaliste et polémiste, devenant le contributeur star du journal à l'époque de la Libération de la France. Son succès de romancier confère sur Mauriac une valeur et une autorité culturelle dans la France qui sont pour lui une plateforme publique pour la diffusion de ses analyses politiques et moralisantes.

Albert Camus aussi s'intéresse au journalisme et, en dépit de sa manque initiale de capitale symbolique, il gagne une certaine notoriété pour ses contributions à la revue clandestine de la Résistance, *Combat*. Camus transforme le journalisme en une arme de résistance contre les occupants nazis. Le parallélisme des engagements de Mauriac et Camus dans le journalisme et dans la Résistance intellectuelle n'empêche que ses deux écrivains s'opposent avec véhémence à la Libération dans un débat qui sera pour Camus un point tournant dans sa pensée politique.

Dans cette première partie, nous allons examiner les engagements des intellectuels français dans la politique de leur patrie depuis l'affaire Dreyfus jusqu'à l'Occupation de la France pendant la Deuxième Guerre mondiale. D'abord, le scandale qui éclate suite à la publication d'une lettre ouverte d'Émile Zola montre à la fois la capacité des intellectuels d'influencer la politique à travers le journalisme et les limites de cette même influence. Puis, les intellectuels nationalistes se servent de l'écriture dans leurs efforts d'exhorter les Français au patriotisme. Ensuite, la montée des idéologies rivales, le communisme et le fascisme, entraîne les engagements concurrents des intellectuels de gauche et de droite. Finalement, la guerre d'Espagne et l'Occupation de la France lient les idées politiques à de véritables actes de guerre, politisant ainsi l'acte de faire publier certains écrits et donnant lieu à la transformation de l'engagement intellectuel en une action politique. Ce n'est pas une étude au fond de ces épisodes dans l'histoire des intellectuels français, mais nous espérons communiquer les infos de base pour établir l'impulsion de ces intellectuels à exercer leur magistrature morale sur le public à travers le journalisme.

A. L'éclat de la vérité : l'affaire Dreyfus et la santé de la République

Vers la fin du XIX^e siècle, les intellectuels français surgissent sur le plan politique dans d'une manière presque sans précédent. L'affaire Dreyfus devient l'occasion par excellence pour les intellectuels d'obliger le gouvernement à agir et le peuple à réfléchir. Le choc de la lettre « J'accuse...! » d'Émile Zola introduit dans le discours public l'idée que les intellectuels ont une obligation envers la vérité et la justice et qu'ils jouissent d'une certaine influence sur l'opinion publique. C'est ce rôle de guide moral que Léon Blum et les nationalistes Charles Péguy, Maurice Barrès et Charles Maurras revendiquent au XX^e siècle.

1) *Émile Zola met la vérité au grand jour*

Par le moyen de ses écrits, Émile Zola vise à introduire dans l'imaginaire public les exigences morales de la vérité et de la justice pour le bien-être de la nation. Zola, déjà un romancier réussi, commence à militer pour Dreyfus suite à une longue conversation avec Bernard Lazare, un journaliste qui aidait à cette époque Matthieu Dreyfus à rallier les cercles littéraires à la cause dreyfusarde. Convaincu de l'innocence de Dreyfus, Zola entreprend de rappeler la France à une conduite juste en disant que la vérité et la justice « assurent la grandeur des nations » et que tout peuple qui ne fonde pas sur elles sa raison d'être est condamné.² Cet appel à la vérité représente un premier pas dans la métamorphose du statut public de ce romancier et des intellectuels qui lui ont succédé. Ayant déjà capturé l'attention du public, Zola utilise son piédestal pour exhorter les Français à une meilleure conduite face aux jugements de l'Histoire. Dans cette campagne de presse où Zola a voulu inspirer chez les Français une grandeur morale, il s'attaque en même temps à la presse pour avoir négligé son devoir envers le peuple. Il écrit dans sa « Lettre à la France » que l'opinion publique est faite en grande partie par la presse et, par conséquent, la presse a la prise en charge d'âmes et un devoir de probité, d'intelligence. Il ajoute que suite à l'affaire Dreyfus, « il faudra régler le compte » de la presse mensongère, coupable du crime civique d'avoir égaré le peuple.³ Cette admonition souligne l'idée que les journalistes, et les intellectuels qui contribuent aux journaux, sont les chefs de file de la morale publique française. Zola s'appuie sur son statut d'écrivain célèbre pour combattre l'égarement de la conscience publique

² Philippe Oriol, *J'accuse...! : Émile Zola et l'affaire Dreyfus*. (J'ai lu, 2001), « Lettre à M. Scheurer-Kestner, » 22.

³ Oriol, *J'accuse*, 58-9.

française. En ce faisant, il confirme le paradigme social qui met une responsabilité morale très publique sur les épaules des intellectuels.

Les arguments dans les lettres et les articles publiés par Zola rallient des intellectuels à la cause dreyfusarde, mais c'est la force de « J'accuse...! » qui met ses notions de justice et de vérité en action et qui ouvre le débat public. Employant exprès un style provocateur dans « J'accuse...! » Zola parvient à faire sortir l'affaire Dreyfus du cadre juridique et intellectuel. Interpellant le public en prononçant la France malade de l'antisémitisme et en affirmant que l'affaire Dreyfus est une souillure qu'elle porte sur la joue devant l'Histoire,⁴ Zola commence le processus de guérison social par un diagnostic de décrépitude morale. Par une condamnation définitive de l'antisémitisme, Zola vise à faire surgir une réaction passionnée d'un public largement habitué à mépriser les Juifs. La preuve de son efficacité se trouve dans les manifestations et émeutes contre l'auteur et les Juifs en France et en Algérie.⁵ Dans ce cas, le potentiel pour les écrits des intellectuels de susciter des actions et réactions concrètes de la part du public est malheureusement confirmé par la violence. En outre, l'accusation d'un personnage de l'État-major d'occultisme et la condamnation du cynisme, de l'injustice, et de la tyrannie de l'État-major, une institution respectée, servent aussi à galvaniser les Français. Le style osé de « J'accuse...! » est « un coup de force pour obliger un gouvernement à agir et à réagir. »⁶ Rappelant le pays à l'ordre et à la responsabilité morale des citoyens d'une République, les articles de Zola provoquent un scandale puisqu'ils sont des prises positions politiques et morales mises au grand jour. En se déclarant

⁴ Emile Zola, « J'accuse...! » *L'Aurore* (Paris), le 13 janvier, 1898.

⁵ Oriol, *J'accuse*, 11.

⁶ Oriol, *J'accuse*, 10.

aussi fermement pour Dreyfus, Zola veut servir de guide moral pour le public français par la provocation et l'autocritique. Avec la publication de « J'accuse...! » Zola démontre le pouvoir de la plume à influencer le gouvernement autant que l'opinion publique.

L'engagement de Zola pose la question philosophique du rôle de l'intellectuel dans la société ; désormais les intellectuels écrivent souvent en assumant le rôle de conscience publique qui veille sur la nation. Ayant établi l'influence de l'intellectuel, la question de la responsabilité s'impose. L'engagement d'Émile Zola dans l'affaire Dreyfus exhorte aussi d'autres intellectuels publics à défendre la vérité et la justice et à dénoncer tout ce qui compromettrait ces valeurs. Zola exemplifie le rôle de l'intellectuel qui tient la société française devant le miroir en disant ce que personne n'ose dire et en mettant une position définitive au grand jour. La visibilité de l'intellectuel lui permet de monter efficacement une défense de ses valeurs ou bien une attaque virulente contre le mal. Par le drame de sa prise de position et ses accusations, Zola incarne une idée d'un intellectuel militant pour le bien-être moral de son pays. Ses écrits ont pour résultat son procès devant lequel les rues s'agitent. Les deux côtés, pour et contre M. Zola et M. Dreyfus, s'affrontent violemment lors des émeutes dans plusieurs villes françaises ainsi qu'à Paris. Évidemment, les écrits de Zola produisent des effets notables ; toutefois, Philippe Oriole le note bien dans son avant-propos des articles de Zola sur l'Affaire, la réhabilitation de Dreyfus en 1906 n'était pas accompagnée de la punition ou même de la poursuite des coupables. Le triomphe de Zola, et de tous les dreyfusards, fut donc incomplet.⁷ Malgré le scandale provoqué par Zola, il n'a pas pu accomplir son but central, celui de rétablir le règne de la justice. Bien qu'il ait montré

⁷ Oriol, *J'accuse*, 14.

les possibilités et le pouvoir de la voix des intellectuels par son engagement, Zola a aussi montré les limites de l'efficacité de cette forme d'engagement.

2) *Echos au vingtième siècle*

En rappelant l'affaire Dreyfus dans ses *Souvenirs sur l'Affaire*, Léon Blum reprend avec enthousiasme la notion qu'avait Zola du rôle moral de l'intellectuel dans la société. Un jeune avocat au temps du procès de Zola, Léon Blum offre son aide à l'avocat qui défendait Zola car il était convaincu que ce procès déciderait de toute l'affaire Dreyfus. Cet appui légal par Blum témoigne de ses sympathies pour Zola, et surtout sa compréhension de l'importance de ce procès très public. Dans sa biographie de Blum, Jean Lacouture présente l'article que Blum écrit suite à la conviction de Zola où lui, jeune avocat, nie l'importance de la conviction parce que le procès a confirmé les assertions de Zola. « J'accuse... ! » était déjà une vérité historique.⁸ L'enthousiasme de Blum laisse deviner le poids qu'avait la presse dans ses yeux car c'est à travers la presse que la vérité éclate et que Zola lutte pour la justice. Blum voit le rôle créateur du débat dans la presse et des conflits déclenchés par Zola. C'est la presse qui crée l'histoire de ce scandale par l'information, la manipulation et la provocation de la population. Blum considère l'œuvre d'un écrivain intimement liée à sa politique. Pierre Bourdieu ajoute que l'écrivain est particulièrement capable d'effectuer sa politique car il détient le pouvoir symbolique de faire voir et de faire croire.⁹ Les articles journalistiques des intellectuels sont non seulement liés à la politique de l'auteur, ils

⁸ Jean Lacouture, *Léon Blum*. Traduit par Georges Holoch, (New York: Holmes & Meier Publishers, Inc, 1982), 47.

⁹ Welch, *François Mauriac*, 114.

exercent cette politique devant et dans le public grâce à leur pouvoir symbolique de faire voir ou croire à la population.

Ecrivant lui-même sur les questions morales de son temps, Blum semble convaincu de l'apport réel des écrits par les intellectuels. L'idéalisme de sa notion de l'intellectuel et de la voix de conscience dans la presse est tout de même basé sur leurs effets concrets. Il admire Zola, un romancier réussi, pour s'être exposé à la haine, aux outrages, à l'attentat, à la prison et à l'exil. Le jeune Blum s'émerveille devant le bouleversement du Tout-Paris par « J'accuse... ! » qui soufflait en même temps de l'espoir dans le mouvement dreyfusard par son défi à l'état-major. D'ailleurs, il est si enthousiaste pour cette provocation parce que le procès a pour résultat un débat public, et tout le monde avait vu en chair et os et avait pu juger et comparer ce qui déclenche la marche de la vérité.¹⁰ Le zèle de Blum témoigne de la l'ampleur nationale que l'engagement de Zola a pris. Zola a promulgué par son engagement l'idée de l'intellectuel qui à la fois expose la vérité et provoque les débats publics - l'essence même de la démocratie.

3) À la défense de la patrie

Charles Péguy aussi veut pousser le peuple à agir consciemment pour une cause ; or, il cherche à inspirer plutôt qu'à provoquer par ses écrits sur la Patrie. Le jeune Péguy écrit avec un but en tête : il voue son œuvre ainsi que tout son être à la défense de la France menacée par la Première Guerre mondiale. Raoul Girardet utilise les propres mots du jeune écrivain pour décrire sa mission de « faire entendre 'la voix de mémoire' qui le voue à la défense d'une patrie menacée ».

¹⁰ Lacouture, *Léon Blum*, 45.

cée. »¹¹ Péguy voue ses écrits à la diffusion de cette « voix de mémoire » pour inspirer chez ses compatriotes la même ferveur patriotique. C'est en écrivant autant qu'en allant au combat que Péguy participe à la défense des deux charges de la France : la foi chrétienne et la liberté.¹² Il rappelle aux Français cette double garde dans un temps de guerre pour inspirer en eux la conscience de la Patrie, et pour les pousser à agir en défense de la France. Finalement, Péguy lance le cri de refus, l'appel à la révolte contre les agresseurs qui menacent la Patrie. Il écrit : « En temps de guerre celui qui ne se rend pas est mon homme, quel qu'il soit, d'où qu'il vienne, et quel que soit son parti. Il ne se rend point. C'est tout ce qu'on lui demande. »¹³ Péguy exhorte le peuple au refus de soumission. Il utilise l'écriture pour rejeter la domination de la France par les forces étrangères. Par ses écrits, il parvient à inspirer le peuple, à les militariser pour la Patrie. Quelques écrivains sous l'Occupation reprennent son rôle d'inspirateur du peuple, utilisant l'arme de l'écriture pour inspirer le peuple à défendre la France.

Maurice Barrès et Charles Maurras aussi utilisaient l'écriture pour éveiller la conscience publique en rappelant au peuple son héritage et son devoir de défendre la France. Barrès veut raviver la France au moyen d'une éducation dans le patrimoine du pays. À cette fin, il conçoit son nationalisme à lui dans *Scènes et doctrines du nationalisme* (1902), où il dit que ses morts (les Français défunts) et sa terre lui « commandent une certaine activité. »¹⁴ Évidemment, en publiant cette obligation qu'il ressent envers son pays, Barrès vise à provoquer le surgissement de

¹¹ Raoul Girardet, *Le Nationalisme français : Anthologie 1871-1914* (Paris: Seuil, 1983), 251.

¹² *Ibid.*, 255.

¹³ *Ibid.*, 258.

¹⁴ *Ibid.*, 189.

ce même sentiment de devoir national chez ses compatriotes. L'arme de l'écriture lui sert pour inspirer et galvaniser le peuple. Charles Maurras est plus politique dans son action, créant entre 1905 et 1908 une ligue, un institut, un journal et des groupes d'action pour *L'Action française*. Notamment, les écrits de Maurras participent à la formation de cette nouvelle entité politique qui se veut à la fois école et organisation permanente d'agitation qui est *L'Action française*.¹⁵ Cette union du monde des lettres avec le monde politique traduit en politique les idées parfois abstraites de l'intellectuel. Pour Maurras, l'écriture est le moyen par lequel les idées entrent en politique et deviennent une action. Lui et Barrès, tous les deux, assument la responsabilité morale de répandre les idées qui peuvent mener à bien la France pendant une période trouble et de galvaniser le peuple français à travers leurs écrits.

B. Les intellectuels se mêlent de la politique : Une rivalité pour l'avenir

La première moitié du XX^e siècle voit l'engagement vif de plusieurs intellectuels à de diverses causes politiques. Pendant ce temps, il y a très peu d'intellectuels modérés - la plupart d'entre eux se sont engagés pour des causes relativement extrêmes à cause de leur frustration face à la III^e République. La montée du fascisme et du communisme entraîne des prises de position virulentes par les intellectuels qui assument le rôle qu'a joué Émile Zola pendant l'Affaire pour influencer l'opinion publique et obliger le gouvernement à agir pour le bien de la nation et de l'humanité.

¹⁵ *Ibid.*, 197.

1) *Le Fascisme*

La frustration face à la démocratie considérée comme un échec mène quelques figures intellectuelles à admirer l'ordre du fascisme. Tony Judt, dans son étude sur les intellectuels français, *Past Imperfect*, note qu'aux années 1930 la troisième République était détestée. Il y avait toute une génération de jeunes intellectuels qui n'avaient aucune expérience de la démocratie réussie, et par conséquent, il y avait très peu d'intellectuels du centre.¹⁶ Avec le style dédaigneux et agressif de Charles Maurras pour modèle, il émergeait tout un bloc d'intellectuels gagnés à l'ordre promis par le fascisme. Denis de Rougemont écrit à l'époque que le fascisme est la menace immédiate, mais le libéralisme est le vrai ennemi de la France.¹⁷ Convaincus de la menace du libéralisme, certains se voyaient séduits par le fascisme. Pascal Ory attribue l'engagement politique de ces écrivains à une nouvelle conception de la littérature qui valorise surtout le rapport de la littérature à la société.¹⁸ Visant soit à défendre la place de la culture dans la société, soit à promulguer un remède politique pour la société, les écrivains engagés pour le fascisme établissent des liens entre les communautés intellectuelles en France et à l'étranger, notamment en Allemagne.

À cet égard, quelques figures culturelles fondent des cercles amicaux avec l'Allemagne nazie, telles Jean Luchaire et Otto Abetz. Ensemble, ces deux hommes créent le cercle Sohlberg en 1930 visant à cultiver le rapprochement de la jeunesse française à celle d'Allemagne pour soigner les blessures de la Première Guerre mondiale. Pourtant, Abetz écrit aux autorités alle-

¹⁶ Tony Judt, *Past Imperfect: French Intellectuals 1944-1956* (New York: NYU Press, 2011), 16-17, 23.

¹⁷ *Ibid.*, 17.

¹⁸ Pascal Ory, *La belle illusion : Culture et politique sous le signe du Front Populaire* (Paris: Plon, 1994), 184.

mandes sur l'illusionnisme ciblant les Français pour « entamer la fermeté des positions françaises tout en suscitant un front uni de la jeunesse allemande face à la France. »¹⁹ L'Allemagne soutient activement ces réunions des jeunes français et allemands et des figures culturelles des deux pays pour mieux sonder et influencer les positions françaises envers l'Allemagne nazie. En 1933, pendant que celle-ci se réarme, le Cercle Sohlberg sert de lieu de rencontre où Abetz peut gérer un mouvement pour la paix visant à déguiser le réarmement et apaiser les craintes des Français. Cette offensive pacifiste touche aux intellectuels en 1934 aux États généraux de la jeunesse où les responsables de propagande nazie et Pierre Drieu La Rochelle organisent des rencontres avec les intellectuels favorables au Troisième Reich, notamment Denis de Rougemont et Thierry Maulnier.²⁰ À travers les intellectuels, les propagandistes allemands veulent diffuser leur agenda pour mieux persuader le public français. Visant à amenuiser la peur et la méfiance des Français envers l'Allemagne, les séances du Cercle Sohlberg et les organisations similaires engagent la jeunesse, les intellectuels et les anciens combattants ainsi que des hommes politiques pour semer les germes de la sympathie et déguiser les signes de l'armement progressif de l'Allemagne.

La campagne de pacifisme envers l'Allemagne a de succès parmi les intellectuels de l'extrême droite qui sont des admirateurs du fascisme ; pourtant, ces mêmes intellectuels éprouvent une attitude de violence envers les gens de gauche et les civilisations 'inférieures.' La frustration politique de la droite face à le Front Populaire et aux échecs du gouvernement mène à une solidarité des intellectuels de la droite en réponse à celle des intellectuels de la gauche. Les critiques virulents contre le Front Populaire tels Robert Brasillach et Lucien Rebatet revendiquent la pure-

¹⁹ Rita Thalmann, « Du Cercle Sohlberg au Comité France-Allemagne, » *Entre Locarno et Vichy : Les relations franco-allemandes dans les années 1930*. Vol I. (Paris: CNRS Éditions, 1993), 68.

²⁰ *Ibid.*, 76.

té et la hiérarchie dans leur vision de la société humaine. Soixante-quatre écrivains signent à cette fin un manifeste soutenant l'invasion italienne de l'Éthiopie en 1935 comme une conquête d'un pays inférieur par une civilisation supérieure.²¹ Mécontents des échecs de la troisième République, les écrivains de l'extrême droite militent à cette époque pour une solution dans le conservatisme, attirés par l'ordre et la hiérarchie du fascisme.

2) *Le Communisme*

Face aux fascistes brûleurs de livres, quelques intellectuels s'agitent en défense de la culture, d'autres commencent à utiliser la culture pour propager le communisme, qui offrait un remède à la société bourgeoise et décadente de la France autant qu'au fascisme. D'abord, le communisme attire les intellectuels français mécontents par sa condamnation de la société bourgeoise, le communisme attire les intellectuels français mécontents de la politique économique et sociale de la Troisième République.²² Cette afflux d'intellectuels mène à la naissance de l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires en 1932, la section française d'une organisation internationale ostensiblement concernée par des questions culturelles, mais qui contribue plutôt à la rupture et au conflit dans la société française.²³ Cette association, parmi d'autres, vise une union de figures culturelles pour la défense d'une certaine culture approuvée par le Parti Communiste Français. La mainmise politique est mal reçue au point où Louis Aragon mène un mouvement de dépolitisation. Pourtant, la dépolitisation des associations des écrivains ne signale

²¹ Ory, *La belle illusion*, 98.

²² Judt, *Past Imperfect*, 22.

²³ Ory, *La belle illusion*, 118.

point la dépolitisation des écrivains eux-mêmes. Ceux-ci continuent à écrire en appui au communisme, ou d'y trouver leur inspiration. Jean-Richard Bloch déclare que « le peuple tout entier » est la Muse du temps nouveau parce que c'est lui qui « crée le climat de la création littéraire. »²⁴ Bloch exige une forme d'engagement littéraire qui s'adresse au peuple, où les écrivains écrivent pour le peuple. Malgré cette attention envers le peuple, cet engagement contredit les rappels à l'ordre et les exhortations à la moralité qui caractérisent les écrits de Zola. Il contredit aussi les initiatives de Maurras et d'autres écrivains qui se voulaient la voix de la conscience publique par son exigence que les intellectuels s'inspirent du peuple au lieu d'être une élite des guides moraux. Le désillusionnement à l'égard du Front Populaire permet enfin l'emprise communiste sur la gauche française puisque ceux qui ont été attiré au Front Populaire par sa politique sont déçu, ils mettent désormais leurs espoirs sur le Parti Communiste. Dans les années trente, le communisme devient une des causes primaires de l'engagement des intellectuels français. Plus que la voix de la conscience, les écrivains militant pour le communisme se battent contre le fascisme pour l'avenir de la France.

3) *La guerre d'Espagne*

La Guerre d'Espagne donne à ces écrivains militants de droite et de gauche une manifestation concrète du conflit entre le fascisme et le communisme pour l'avenir politique de l'Europe. Souvent considérée comme l'avant-propos de la Deuxième Guerre mondiale, la Guerre d'Espagne mérite aussi la description de guerre des écrivains car beaucoup d'intellectuels y voyaient une occasion de mettre en pratique leurs principes. Le premier parmi ceux qui s'y en-

²⁴ *Ibid.*, 188.

gage, André Malraux, propose au président de la République espagnole la création d'une escadrille aérienne des pilotes volontaires car il voyait dans la Guerre d'Espagne le commencement des « grands manœuvres du monde contre la liberté. »²⁵ Son roman, *L'Espoir*, sort de ses expériences avec cette escadrille et représente la culmination d'un engagement littéraire qui traduit la conscience en action. C'est précisément ce type d'engagement qui transforme la littérature en une arme ; or, beaucoup d'écrivains internationaux changent leurs positions politiques une fois qu'ils voient les conséquences réelles de leurs principes politiques en Espagne. Une guerre qui incite l'engagement de nombreux écrivains étrangers soutenant l'une ou l'autre cause, la Guerre d'Espagne est nommée la guerre des écrivains. Cependant, d'un côté, souvent la seule trace de l'engagement des écrivains est la dédicace de leurs écrits²⁶ - preuve d'un sentiment noble autant que d'une impuissance de la littérature devant les furies de la guerre. De l'autre côté, la littérature inspirée de la Guerre d'Espagne devient un exemple signifiant du rapport de l'écriture à l'action politique réelle. Comme prélude de la Deuxième Guerre mondiale, la Guerre d'Espagne montre à la fois les possibilités d'engagement politique des intellectuels et les limites de cet engagement devant la force et la violence d'une guerre.

C. Le désastre de 1940 et l'Occupation : Une mise en pratique des principes

²⁵ Emilio Sans Desoto, « Des Createurs contre la barbarie : Les Ecrivains et la Guerre d'Espagne, » *Le Monde diplomatique* (avril 1997), consulté le 18 février 2014, http://www.monde-diplomatique.fr/1997/04/SANZ_DE_SOTO/8108

²⁶ Ory, *La belle illusion*, 212.

Au moment de la défaite, le rôle de l'intellectuel politiquement engagé pour le bien de la nation est bien établi, et le pouvoir des mots est reconnu ainsi que la renommée des intellectuels qui savent les maîtriser. Par conséquent, les intellectuels ont un statut exceptionnel pendant l'Occupation. Les appels à l'engagement pour diverses factions politiques mettent en jeu le moyen de vie des écrivains en effaçant leur impartialité. Les prises de pouvoir successives par les nazis et puis la Résistance à tendance communiste révèlent les dangers de l'engagement politique des intellectuels. La question du rapport entre le mot écrit et l'action elle-même menace de devenir une question de vie ou de mort. Dans la guerre des idées, les intellectuels sont, suivant le cas, surpris par leur succès ou par leur condamnation.

1) L'espoir et la collaboration

En 1940, la Défaite n'était pas l'occasion d'un choix net entre trahison et patriotisme, au contraire elle avait plutôt l'effet de soulager la population et de permettre les espérances pour un avenir obscur. Désillusionnés par la Troisième République, pour beaucoup de Français, la Défaite n'est pas seulement une fin à la violence de la guerre, mais aussi un nouveau commencement, l'occasion de refaire et perfectionner la société française. Les appels des 17 et 18 juin par le Maréchal Pétain et le général de Gaulle donnent un choix à ces Français : soit une fin à la guerre, soit la continuation du combat pour la rédemption.²⁷ Comme le dit Philippe Burrin, lors de la défaite, « les Français [se] réjouissent de sortir du tunnel de la guerre. Ils entrent, étourdis et à tâtons, dans un autre tunnel, plus long, plus sombre, plus étouffant. »²⁸ Au début de l'Occupation

²⁷ Philippe Burrin, *La France à l'heure allemande*, (Paris: Seuil, 1995), 16.

²⁸ *Ibid.*, 24.

tion, la France éprouve un sentiment d'espoir qui complique tout effort d'épuration après la Libération. Il n'y avait pas un choix net entre résistance et collaboration pour la majorité de la population ; d'ailleurs, il n'y avait pas encore une vraie résistance. La Révolution Nationale de Pétain représente une occasion de revenir en arrière et corriger les maux de la politique décadente et corrompue de la Troisième République. Bien qu'à peu près un cinquième des Français soit favorable à la collaboration jusqu'en 1942, ce pourcentage représente plusieurs millions de gens.²⁹ L'espoir de l'heure est une entente avec les Allemands, et un retour à une vie assez normale et paisible. Collaborer n'est ni une honte ni une trahison, car l'Occupation se présente comme un fait du futur proche dans lequel il faut savoir s'accommoder pour vivre.

Pendant l'Occupation, les Français s'accommodent de plusieurs formes de collaboration qui procèdent à des interprétations de la défaite, et c'est précisément cette multiplicité qui brouille la morale et la politique. D'un côté, il y a les hommes d'affaires qui contribuent plus à la cause nazie que tous les écrivains qui sont punis après la libération. Ces hommes reconnaissent avoir été entraînés dans le tourbillon, ignorants d'une résistance. De l'autre côté, il y a ces intellectuels qui continuent à publier sous l'Occupation dont quelques-uns sont des fascistes convaincus qui croient au salut par le fascisme. Ceux-ci sont les héritiers du nationalisme intégral qui ont soutenu en Allemagne un triomphe politique qu'ils ont raté en France. Au nom d'une politique fasciste pour le bien-être de la France, ils adoptent une sorte de religion de la justice qui a ses origines dans la Révolution française où il fallait croire ou mourir.³⁰ Par ailleurs, il y a des intellectuels qui publient ou participent à la vie culturelle pour préserver leur moyen de vie, leur art

²⁹ *Ibid.*, 191.

³⁰ Jean Touzot, *Mauriac sous l'Occupation*, (Paris: La Manufacture, 1990), 303, 54.

ou des institutions culturelles telle que la *Nouvelle revue française*. Face à ces multiples formes de collaboration en tant que survie, la collaboration n'est pas assez bien définie pour juger. En revanche, au fur et à mesure que la guerre évolue, l'incertitude se dissipe et la collaboration « apparaît de moins en moins comme une opinion, de plus en plus comme un acte de trahison. »³¹ Maurice Merleau-Ponty prend une attitude controversée à l'égard du jugement des collaborateurs qui suivra la Libération, écrivant que les collaborateurs ne sont pas coupables qu'à cause du triomphe de la Résistance, que Brasillach est condamné parce que son parti a perdu.³² En tout cas, quelle que soit leur allégeance, c'est les intellectuels qui sont en vue de toute la nation à cause de leur position soigneusement établie en tant que guide moral de la population. Par conséquent, ils ont été les premiers à être punis.

2) *Les voix de refus*

Au fur et à mesure que l'Occupation révélait sa vraie nature, plusieurs intellectuels élevaient leurs voix pour refuser la résignation. Certains intellectuels refusent de subir l'occupation avec résignation et accommodation. Au lieu de se taire complaisamment ils lèvent la voix du refus. Soit en défense de la liberté de la France, soit en défense du Parti Communiste, ces gens s'engagent à rejeter la domination de la France par les nazis. Les écrivains s'organisent en groupes clandestins tels les Lettres françaises, les Éditions de Minuit ou le Comité National des Écrivains. Les écrivains du refus ne publient pas dans la presse parisienne pour empêcher la normali-

³¹ Burrin, *La France à l'heure allemande*, 197.

³² Judt, *Past Imperfect*, 73.

sation de la vie sous l'Occupation.³³ La littérature de la Résistance croît autour du refus de l'occupant, du refus de la soumission, du refus de l'injustice, du refus de complaisance, et du refus de la déshumanisation. En outre, Gisèle Sapiro souligne ce qui rend les résistants littéraires des véritables résistants. Elle écrit que

cette guerre étant une guerre idéologique, l'opposition prend la forme d'une défense des valeurs universelles de l'esprit contre le particularisme raciste et l'asservissement de la pensée. Or ces valeurs universelles de l'esprit sont celles de la tradition humaniste française issue des Lumières [...] la lutte prend la forme d'une défense du patrimoine culturel national et d'un travail de réappropriation de « l'esprit français »³⁴

Dans une guerre idéologique, les gens qui diffusent les idées deviennent des soldats. Écrire, même en clandestinité, devient un acte de guerre sous l'Occupation. Ainsi, les intellectuels qui ont entendu les appels du général de Gaulle à continuer la lutte, et ceux qui sont arrivés à la résistance par d'autres chemins, peuvent-ils établir une forme de résistance littéraire.

On a déjà vu dans l'affaire Dreyfus que, malgré leur pouvoir de provoquer le peuple, les écrits peuvent rater leur but. À quoi bon l'écriture de résistance si elle n'arrive pas à effectuer une différence ? Écrire la Résistance, c'est une belle idée qui suggère une grande influence chez les intellectuels. Pourtant, la responsabilité morale des intellectuels envers la population est profondément enracinée dans la société française à l'époque de l'Occupation. Le général de Gaulle, en parlant du traitement sévère des intellectuels après la Libération, dit que « le talent est une responsabilité. »³⁵ Le talent d'écrire, de convaincre, donne du pouvoir sur le peuple à celui qui l'exerce. Encore plus sous l'Occupation, où certains écrivains ont la capacité de faire tuer leurs

³³ Gisèle Sapiro, *La guerre des écrivains* (Fayard, 1999), 61.

³⁴ *Ibid.*, 65.

³⁵ Touzot, *Mauriac sous l'Occupation*, 60.

ennemis à cause de l'écriture. Les mots dans une guerre idéologique deviennent, donc, de véritables armes. Outre le refus du nazisme et de soumission, Judt écrit que les écrivains assument la responsabilité d'exprimer clairement les leçons d'une guerre qui élimine leur isolement du monde réel.³⁶ Une manifestation de cette entrée dans le monde réel des actions et de la guerre était le code de conduite discuté interminablement par le Comité National des Écrivains à propos de l'éthique de publication sous l'occupant.³⁷ Ceux qui ne se taisent pas publient clandestinement dans un effort de répandre la défense de la liberté, de la justice et de l'esprit français de la pensée libre. Vu que les représailles des nazis pour de telles violations de leur censure sont violentes et parfois mortelles, écrire devient un vrai risque sous l'Occupation. Les pressions et les enjeux de la guerre font de la plume dans la main de l'intellectuel une arme, une prise de position et donc un risque.

En effet, c'est par la plume qu'Albert Camus déclare la guerre totale des résistants contre les Nazis dans la revue clandestine. Militant dans un groupe de résistance avant que sa tuberculose l'oblige à se reposer un peu, Camus rentre dans la mêlée politique de la Résistance quand son ami Pascal Pia le convainc de devenir un des rédacteurs en chef de la revue clandestine *Combat*. En 1944, il exige l'action de tout Français car « la guerre totale est déclenchée et elle demande la résistance totale. Vous devez résister car cela vous concerne et il n'y a pas deux France. »³⁸ Essayant d'utiliser ses articles pour simplifier la situation des Français, Camus se déclare un résistant militant qui use de son talent littéraire pour exhorter la population à l'action

³⁶ Judt, *Past Imperfect*, 34.

³⁷ Sapiro, *La guerre des écrivains*, 548.

³⁸ Albert Camus, Jacqueline Lévi-Valensi, et Raymond Gay-Crosier, *Œuvres Complètes*, Vol 1 (Paris: Gallimard, 2006), 913.

contre l'ennemi. Le pouvoir de persuasion chez un tel écrivain vise à galvaniser la population par ses articles dans la presse clandestine, transformant ainsi le peuple en une armée de résistants guérillas, une véritable force. Toutefois, ce n'est pas seulement par la révélation des atrocités commises par l'occupant ou par les appels à l'action contre ces traîtres qui sont les miliciens que Camus se sert de l'écriture pour s'attaquer aux nazis.

Sous l'Occupation, Camus écrit aussi une série de quatre « Lettres à un ami allemand, » qui met le conflit franco-allemand dans contexte de la justice et de la conscience de l'écrivain. Il y écrit sur le processus d'accorder les actes de guerre contre les Nazis avec sa conscience qui abhorre la violence. Dans ces lettres, publiées entre 1943 et 1944, Camus admet un certain rapprochement initial entre lui et son ami allemand ; pourtant, en répondant aux critiques imaginés de la France par cet ami, les vrais critiques des gens qui voient la défaite comme une punition, Camus dépeint un ennemi inhumain. Parlant aux Nazis pour les Européens libres, Camus écrit « nous nous séparons de vous, nous avons l'exigence. Vous vous contentiez de servir la puissance de votre nation et nous rêvions de donner à la nôtre sa vérité. »³⁹ Camus distingue les peuples libres des nazis par leur passion pour la justice qui les fait hésiter avant d'utiliser la violence contre leurs ennemis. Le ton de ces lettres se lie à une résistance totale en ce qu'il communique la justification personnelle de l'action. Une fois accordée avec son souci de justice, la violence contre l'ennemi devient acceptable pour Camus. Pourtant, l'affirmation de la lutte justifiée des résistants juxtaposée à la condamnation de la violence inhumaine et aveugle des nazis risque de glisser en une simplification qui se servirait de cette condamnation pour nier l'humanité de l'ennemi.

³⁹ Albert Camus, Jacqueline Lévi-Valensi, et Raymond Gay-Crosier, *Œuvres Complètes*, Vol 2 (Paris: Gallimard, 2006), 15.

Par ce processus de simplification de l'ennemi dans son rôle d'agresseur brutal, Camus s'attaque aux occupants avec sa plume.

3) *La guerre touche les intellectuels*

Les arts et la culture étant au cœur de l'identité française, les intellectuels et artistes jouissent d'une haute stature en France, même après la défaite. Hitler reconnaît leur importance et, par conséquent, il poursuit une politique unique à la France où il laisse briller la société et la culture pour faire divertir la population et maintenir l'ordre.⁴⁰ D'autres historiens soulèvent la stratégie culturelle d'Hitler face à l'Amérique selon laquelle la France et ses artistes et intellectuels tiennent la première place. En tout cas, il n'ose pas supprimer la culture française. Les créateurs français ont parfois des privilèges grâce à cette politique. Drieu La Rochelle dit à Gerhard Heller, l'officier qui dirige la politique littéraire des occupants, d'assurer que rien de mal n'arrive à Malraux, Paulhan, Gallimard et Aragon, n'importe les accusations contre eux.⁴¹ Pourtant, le statut spécial que reçoivent les intellectuels entraîne un scrutin des artistes jugés proches de la résistance d'autant plus rigoureux par les nazis. Sous le regard des occupants ainsi que du public captif, les intellectuels qui se veulent guides moraux de la société sont jugés selon l'éthique d'un pays occupé - selon leur compagnie, leurs écrits et leurs actions. À cet égard, les mots acquièrent un poids particulier, par le risque qu'ils entraînent pour l'auteur en laissant une trace définitive des idées. Plusieurs intellectuels, tels Cocteau, réclament quand même le droit et le devoir de

⁴⁰ Burrin *La France à l'heure allemande*, 330.

⁴¹ Alan Riding, *And The Show Went On : Cultural Life in Nazi-Occupied Paris* (New York: Knopf, 2010), 237.

briller pour dire à l'opresseur « tu m'enlèves tout, et il me reste tout. »⁴² Toutefois, ce devoir de briller pour braver l'opresseur est atténué par la politique spéciale qu'Hitler poursuit envers les créateurs français. En tout cas, les nazis et les intellectuels français sont d'accord sur un point : qu'il ne faut pas laisser périr la création culturelle de la France.

Ainsi, sous l'Occupation, les intellectuels deviennent les gardiens de la culture et de l'identité françaises dans un temps de crise. Guéhenno affirme qu'il faut que la littérature française continue, avec toute l'Europe en prison, le temps est venu d'écrire pour rien ; pourtant, il dit aussi que tout écrivain croit représenter toute la pensée française.⁴³ Les écrivains français ont donc ce statut particulier où ils se donnent le devoir de préserver la littérature française. À cette fin, ils s'enferment dans leur art, s'isolant ainsi du monde réel où la littérature libre est actuellement menacée. Guéhenno propose une vue contradictoire des intellectuels français où ils se donnent le devoir de défendre la littérature, mais ils s'isolent dans l'art pour l'art. Ce n'est pas le cas pour tous les écrivains. L'écrivain engagé sous l'Occupation se sent toujours appelé à commenter le monde politique.⁴⁴ Le libre exercice de cet exercice entraîne les risques qui obligent certains écrivains à publier en clandestinité. À quoi bon 'publier' clandestinement ? Ces écrits servent de témoignages à la Libération des allégeances de l'auteur, de son engagement pour son pays. Cependant, il faut noter que ces écrivains qui établissent leur stature littéraire sous l'Occupation sont notés pour leur style polémique. Judt observe que l'expérience de l'Occupation a encouragé un style manichéen chez les écrivains français qui empruntent de stalinisme l'assimilation du

⁴² Burrin, *La France à l'heure allemande*, 329.

⁴³ *Ibid.*, 338.

⁴⁴ Riding, *And the Show Went On*, 227.

désaccord à la trahison.⁴⁵ Ce style exacerbe les excès de violence suite à la Libération. Comme le note Albert Camus en 1945, « la haine des tueurs a forgé en réponse celle à la part des victimes...une fois les tueurs partis, les Français [gardent] une haine à moitié dépourvue de son objet. Ils se regardent toujours avec ce résidu de colère. »⁴⁶ Ce résidu de colère chez les Français s'ajoute au style violent et l'effort de traduire les écrits en action sous l'Occupation complique la période de la Libération et l'épuration qui suit. François Mauriac est à cette époque la seule voix préminente dans la presse qui se sert de ce style polémique pour combattre la violence excessive.

II. Une conscience inquiète : Les mouvements formateurs de la vie de François Mauriac

Un Académicien et écrivain honoré par le Prix Nobel de Littérature, la voix de François Mauriac se fait entendre avec éclat pendant les trois décennies de 1930 à 1960. Ce romancier catholique se distingue par ses efforts journalistiques de moraliser la population. Face au communisme et au fascisme, il revendique toujours le respect de la personne humaine, corps et esprit. Sa valorisation de la personne humaine provient de l'intersection de sa foi catholique et sa conscience inquiète, et elle lui positionne en opposition des idéologies qui usent et abusent de l'homme. À l'époque de la Libération, il est une des figures littéraires les plus respectées en France. Quels sont les éléments qui ont contribué à son succès ? Où se situe Mauriac par rapport à sa foi, son pays et sa classe sociale ? Par quels chemins arrive-t-il à devenir le non-conformiste,

⁴⁵ Judt, *Past Imperfect*, 55.

⁴⁶ *Ibid.*, 35.

la voix qui dénonce toute injustice ? Au cours d'un demi-siècle rempli d'atrocités commises au nom des idéologies, Mauriac construit sa défense de la personne humaine à travers ses écrits. Il s'engage dans la politique selon son éthique personnelle à travers le journalisme. Les revues et journaux sont les espaces publics où Mauriac élabore sa méfiance de ces idéologies qui enflamment l'Europe à cette époque. Sa piété chrétienne ne l'empêche pas de critiquer et la politique de l'Église et l'oppression de l'homme par l'idéologie, Mauriac affirme sa foi en l'homme et avertit son public contre le mépris de l'homme qui mène à l'injustice.

A. Le berceau et la Capitale

Dès les premiers jours de son enfance, François Mauriac est plongé dans de profondes questions morales suscitées par le catholicisme de sa mère. Sa formation sous l'autorité de sa mère est strictement bourgeoise, catholique et conservatrice. Par contre, son père était un agnostique qui aimait la lecture et qui valorisait la liberté de l'esprit au point de refuser les conformismes.⁴⁷ François est né le 11 octobre 1885. Vingt mois plus tard, son père meurt tragiquement. Néanmoins, François est toujours influencé par son père, l'exemple qui lui confère son refus des conformismes. Le biographe Jean-Luc Barré nous dirige ici vers la théorie de Michel Suffran que l'absence du père a fondé le destin de François qui essaie de recréer son père libre-penseur dans son œuvre.⁴⁸ Quoiqu'il soit en plusieurs traits le véritable héritier de son père, il faut attendre son départ de Bordeaux pour voir le rapprochement.

⁴⁷ Jean Lacouture, *François Mauriac*, (Paris: Seuil, 1980), 23.

⁴⁸ Jean-Luc Barré, *François Mauriac : Biographie intime, 1885-1940*, Vol 1 (Paris: Fayard, 2009), 29.

L'enfance de François Mauriac est dominée par sa mère Claire, sa piété et ses mœurs, dont le souvenir hante l'homme toute sa vie. La famille Mauriac vivait sous ce qu'un ami a appelé « la dictature religieuse » et « la rigueur jalouse »⁴⁹ à laquelle présidait Claire. Le biographe Jean Lacouture écrit que la foi de Claire était exercée dans l'autoritarisme parce qu'elle était très attachée aux formes traditionnelles de la pratique religieuse et à la prudence.⁵⁰ Elle inculque en François une piété anxieuse et obsessionnelle qui se méfie de la chair, le péché le plus odieux. La famille Mauriac est, outre très catholique, très conservatrice. Réfractaires, antiparlementaires et lecteurs du *Nouvelliste*, la revue locale de *L'Action française*, tous les enfants Mauriac se soumettaient à ce conservatisme par peur de damnation ; or, le jeune François commence à se distancier des idées de sa famille vers l'âge de seize ans lorsqu'il fait la connaissance d'André Lacaze. Sa distanciation va au point où le jeune François devient « écœuré par tant de sottise cruelle » dans *Le Nouvelliste*.⁵¹ Un ami d'école, c'est Lacaze qui présente Pascal à François Mauriac, lui ouvre les yeux intellectuels et introduit ainsi dans sa vie le questionnement des valeurs bourgeoises.⁵² Mauriac est passionné du Dieu de Pascal pour sa personnalité. Ce qui l'attire est un Dieu qui est sensible au cœur, qui n'est pas une abstraction rigide et silencieuse, mais un être devant qui les esprits ont la liberté jusqu'à la moquerie.⁵³ C'est précisément cette liberté qui

⁴⁹ Lacouture, *François Mauriac*, 33.

⁵⁰ *Ibid.*, 24.

⁵¹ *Ibid.*, 51.

⁵² *Ibid.*, 40.

⁵³ Barré *François Mauriac*, Vol 1, 90-91.

constitue la condition fondamentale pour le salut, mais qui valorise aussi l'individualité et la valeur de l'homme.

L'ouverture intellectuelle de François exacerbe une contradiction identitaire qui persiste en lui toute sa vie. François Mauriac est tiraillé entre la culpabilité du corps et de l'âme humaine que l'éducation religieuse de sa famille lui a conférée et l'humanisme rationnel de sa carrière intellectuelle qui est orienté vers son amour constant pour l'être humain. Le respect de l'homme au cœur de la pensée de Mauriac s'oppose nettement à l'impureté de l'homme dans la théologie janséniste de sa famille et crée une tension en l'écrivain entre son éducation religieuse et sa pensée religieuse mûre. D'un côté, il grandit dans une famille « à contre-courant de son époque. »⁵⁴ Une famille qui croit toujours en l'infaillibilité de l'Église, et qui est hostile au système parlementaire, au libéralisme et au modernisme. Ces positions conservatrices ne sont pas peut être exceptionnelles dans la bourgeoisie française au vingtième siècle, mais elles sont quand même à contre-courant des processus de laïcisation et modernisation qui fleurissent au cours du siècle. De l'autre côté, son intellect naissant et l'ombre de son père exigent qu'il devienne maître de sa propre vie. Né dans une religion qu'il n'a pas choisie et qui commence à troubler son intellect, François est déchiré par le conflit entre les valeurs de sa famille et celles de son propre cœur et de sa tête. Ici naît le non-conformisme de Mauriac au moyen de son humanisme qui ne le laisse accepter aucune idéologie ou système de valeurs qui méprise l'homme.

En septembre 1907, son conflit intérieur et ses ambitions d'écrivain poussent François à quitter Bordeaux, pour chercher sa liberté d'esprit et sa carrière d'écrivain à Paris. Bordeaux, la ville de sa naissance, est devenue étouffante. Ayant commencé le développement de son regard

⁵⁴ *Ibid.*, 73.

critique pendant son adolescence, François « se débarrasse de l'adhésion inconditionnelle à un système de valeurs sociales, voire morales. »⁵⁵ Il ne suivrait plus jamais aveuglement l'idéologie de sa famille et de sa religion. Quitter Bordeaux, c'est aussi quitter son enfance intellectuelle et spirituelle. En partant, Mauriac commence à maîtriser sa vie et sa pensée. Néanmoins, Mauriac est toujours croyant et il cherche des moyens pour réintroduire le catholicisme dans la société française. C'est à cette fin qu'il rejoint le Sillon deux ans plus tôt pour libérer l'Église de la droite aveugle de *L'Action française* qui a des tendances cruelles depuis l'Affaire Dreyfus. Sous la direction de Charles Maurras, cette revue conservatrice publie de vicieuses attaques contre les Juifs, les étrangers et les sécularistes. Tandis que l'animosité et la haine de ces attaques révoltent l'humaniste en Mauriac, il est quand même attiré par la valorisation de l'Église et l'antiparlementarisme de *L'Action française*. En fin de compte, toutefois, la revue blâme les idées populistes de la Révolution pour le déclin de la France et, au cours de sa carrière, Mauriac devient de plus en plus convaincu des droits et de l'intégrité de tout individu, même hors de l'élite - Mauriac finit fermement opposé à la politique de Maurras, écrivant des éditoriaux même contre l'élection de Maurras à l'Académie française.

Cependant, Mauriac n'est pas conquis totalement par la pensée du Sillon non plus. Son adhésion au Sillon ne dure qu'un an à cause de son mauvais rapport avec Marc Sangnier lequel flatte son ego à la tête de l'organisation. Mauriac sent à cette époque une « étouffante sensation de différence » entre lui et les bourgeois marchands de Bordeaux, pas un complexe d'infériorité sociale selon Lacouture, seulement une différence.⁵⁶ Désireux de rompre les chaînes de son en-

⁵⁵ Lacouture, *François Mauriac*, 55.

⁵⁶ *Ibid.*, 154.

fance qui le lie à une éducation religieuse remplie de peur et de haine, à une classe bourgeoise qu'il juge injuste et à un conservatisme qui étouffe l'être humain, Mauriac va à Paris. Pourtant, une fois arrivé, il devient clair que Mauriac ne fait qu'affirmer là-bas son appartenance au milieu catholique et provincial face aux débauches et au laïcisme de la capitale.

Trois ans plus tard, la carrière littéraire de Mauriac commence. Après une visite à Bruxelles, Mauriac reprend sa vie en main, se vouant à dominer sa vie et à ne plus s'éloigner de Dieu.⁵⁷ Il veut servir sa vérité humaine au moyen de son art. Maurice Barrès, positiviste et héros du jeune Mauriac, assure la renommée publique du jeune auteur par ses louanges pour son recueil de poésie *Les mains jointes* en 1910. Barrès publie deux articles très favorables à Mauriac dans l'Écho. Introduit ainsi dans la vie littéraire de Paris, Mauriac plonge dans la mêlée afin de faire renaître la foi chrétienne et son expression artistique. Barrès comprend cet engagement en tant que réponse à la nécessité urgente en Mauriac de trouver un sens profond à sa vie, d'avoir un but. À cette fin il se donne à un type de sacerdoce littéraire voué à la défense et l'illustration de la foi chrétienne.⁵⁸ Mauriac rejoint Robert Valléry-Radot dans ses efforts de renouveler la poésie d'un christianisme qui accepte l'homme tout entier, tête, cœur et âme. Toutefois, même parmi ces pieux, Mauriac ne suit pas parfaitement leur système de valeurs car sa complicité avec Jean Cocteau irrite ses camarades qui les accusent de trop l'aimer. Des fiançailles annulées ajoutent au désordre renaissant de Mauriac dont les soupçons de son homosexualité ne sont pas atténués par son mariage à Jeanne Lafon en 1913 selon Barrès.⁵⁹ Exempté du service militaire pendant la Pre-

⁵⁷ Barrès, *François Mauriac*, Vol 1, 151.

⁵⁸ *Ibid.*, 193.

⁵⁹ *Ibid.*, 221.

mière Guerre mondiale, la conscience déjà turbulente de Mauriac le soumet à de nouveaux orages.

Devenant de plus en plus maurrassien par sa haine de l'égalité consulaire et son désir de sauver l'individu du nivellement qui éliminerait toute élite,⁶⁰ Mauriac est aussi angoissé par tant de souffrances et par le massacre de millions d'hommes dans la guerre. La compassion pour les masses souffrantes renforce en Mauriac l'homme de justice qui s'oppose au bourgeois d'ordre maurrassien. L'angoisse nationale provenant de la Première Guerre mondiale et son opposition au communisme poussent le jeune écrivain à soutenir Maurras de plus en plus vers 1917, mais Lacouture appelle ce rapprochement politique « un reniement provisoire de ce qui est de plus profond » en Mauriac.⁶¹ Malgré son souhait pleinement maurrassien d'une France redevenue une grande puissance de conservatisme et malgré son esprit de classe opposé au bolchevisme, François est, selon son frère Pierre, épouvanté par des horreurs de guerre et préoccupé par la tourmente des opprimés au point de devenir un détective de l'injustice.⁶² Barré note que son besoin de dénoncer l'injustice et les horreurs de la guerre révèle à Mauriac le besoin de l'engagement dans le siècle à travers le journalisme.⁶³ Par ce moyen, il assume le rôle que lui attribue son frère : un détective et un dénonciateur de l'injustice. Le journalisme fournit l'arène publique où Mauriac se sert de son arme principale : la plume. Dans sa résolution à s'engager dans le journalisme

⁶⁰ Lacouture, *François Mauriac*, 138.

⁶¹ *Ibid.*, 143.

⁶² *Ibid.*, 146.

⁶³ Barré, *François Mauriac*, Vol 1, 285.

contre l'injustice naît la conviction que l'écriture publiée égale une action - l'idée qui donne du poids aux croisades de conscience que l'écrivain va mener pendant sa carrière de journaliste.

B. Le chaos de conscience

Les années vingt voient l'établissement de Mauriac dans le monde littéraire. Il publie pendant cette décennie seize romans dont *Le baiser au Lépreux* et *Thérèse Desqueyroux* qui confirment le talent de l'écrivain. Succès, argent et célébrité ouvrent les plaisirs terrestres de Paris au jeune François qui en profite. À la fois écéuré, fasciné et tenté, Mauriac cède un peu à la bacchanale des années vingt. Son succès dans cette bacchanale exacerbe l'ancien conflit en Mauriac entre âme et corps. La pruderie sévère de son éducation religieuse a conféré sur Mauriac une obsession avec la chair au point où il nomme l'instinct sexuel, et non pas la révolte intellectuelle, le plus grand ennemi de la foi chez les jeunes gens. C'est ce que lui dit sa foi, or dans son attention particulière aux êtres, il respecte la totalité de l'homme y compris la chair. Lacouture ouvre sa biographie de Mauriac en observant la similitude entre l'auteur et la terre de Bordeaux « ouverte aux plaisirs et richesses, et rivée à l'aridité du Bien. »⁶⁴ En lui brûle le conflit entre Dieu et Mammon, foi et plaisirs terrestres, culminant avec *Thérèse Desqueyroux*, le moment du plus grand éloignement entre Mauriac et sa foi. En gros, Edward Welch le note, l'œuvre mauriacienne des années vingt est tellement sensuelle qu'elle devient ambiguë sur le plan moral et les autorités catholiques critiquent durement l'auteur.⁶⁵

⁶⁴ *Ibid.*, 14.

⁶⁵ Welch, *François Mauriac*, 42.

Vue du côté du renoncement religieux de la chair, cette sensualité apparaît comme la révolte d'un homme contre les interdictions de son enfance. Pourtant, il n'abandonne pas complètement l'ascétisme de son éducation. Mauriac écrit en 1917, « il faut délivrer du désir notre corps » car la volupté restreint le cœur et la vie.⁶⁶ Cette méfiance de la chair dure en Mauriac malgré son humanisme qui lui demande de respecter l'homme entier, car il serait facile de sacrifier l'intégrité du corps pour la santé de l'âme comme dans les atrocités de l'Inquisition. Mauriac est très sensible à l'idée que la religion a ignoré l'importance du don de la chair qui permet aux hommes la descente infinie, la condition du salut par la Grâce.⁶⁷ Mauriac était pris dans le problème du romancier catholique comme le nomme Charles Du Bos. Selon Du Bos, le romancier a la tâche d'ériger dans l'impur, c'est-à-dire dans l'homme, le véritable reflet de la vie⁶⁸ tandis que le catholique doit se désintéresser de l'homme pour chercher la Vérité.⁶⁹ Obligé par sa religion de se désintéresser de l'homme et voué dans son art à explorer les divers aspects de l'existence humaine, Mauriac approche de la crise. Il ne veut ni exciter la chair ni falsifier la vie par son omission. Se disant incapable d'autre chose que d'aimer, l'écrivain a du mal à rester fidèle à une religion qui semble emprisonner l'amour dans le renoncement de la chair.

Enfin, ces tensions montantes culminent en la plus grande crise de conscience personnelle de Mauriac où son goût de vivre et d'aimer lutte contre la sévérité de sa religion. D'un côté, l'écrivain désire rester sincèrement fidèle à son catholicisme qui est à la base de toute sa morali-

⁶⁶ Barré, *François Mauriac*, Vol 1, 267.

⁶⁷ *Ibid.*, 345.

⁶⁸ Charles Du Bos, *François Mauriac et le problème du romancier catholique* (Paris: RA Corrêa, 1933), 14.

⁶⁹ *Ibid.*, 9.

té. De l'autre côté il commence à ne voir en cette religion qu'un système d'interdits au lieu d'un chemin au salut de l'homme dans l'amour de Dieu. Il se révolte contre les principes de sa foi qui traitent la dévotion comme un refus de la vie sur terre. Barré voit en cette douleur « la révolte d'un homme ligoté par son éducation. »⁷⁰ Les critiques catholiques se mobilisent contre ce qu'ils considèrent être la perte de la foi chez Mauriac. L'effort par ce dernier de démontrer le pouvoir de la Grâce en mettant en scène des personnages sans Dieu, dans le pire état de l'homme errant sans foi, lui vaut la critique du jésuite Victor Poucel, un membre des Brid'oison, qui l'accuse d'avoir sondé « trop profondément les mystères de l'homme, car le monde spirituel n'est pas un objet de science. »⁷¹ Dans *Souffrances du chrétien*, Mauriac donne voix à son angoisse, protestant contre une religion qui, selon lui, supprime la chair. Il dénonce cette religion où la Vérité n'est pas accessible pour l'homme, qui pour lui est source d'une grande douleur.⁷² C'était sa pire attitude, celle du demi-renoncement, introduite par le « poison-latent » de Thérèse Desqueyroux : « une rupture trop prudente, trop timide » avec le catholicisme répressif de son enfance.⁷³ Après avoir publié sa biographie de Mauriac, Jean Lacouture admet qu'il fallait se taire sur certaines choses dans cette biographie pour garder la paix avec la famille Mauriac. Il y avait beaucoup de gens qui se demandaient si Mauriac n'était finalement pas un homosexuel, et si c'était ce désir en lui pour un jeune homme qui a déclenché son angoisse religieuse.⁷⁴ N'importe la véritable sexua-

⁷⁰ Barré, *François Mauriac*, Vol 1, 396.

⁷¹ Lacouture, *François Mauriac*, 254.

⁷² Du Bos, *François Mauriac et le problème du romancier catholique*, 69.

⁷³ Lacouture, *François Mauriac*, 227.

⁷⁴ Barré, *François Mauriac*, Vol 1, 16.

lité de Mauriac, il revient à la foi grâce aux interventions de son ami Charles Du Bos et de l'abbé Altermann.

On peut se méfier de la vitesse apparente de sa conversion, mais dans *Bonheur du chrétien*, Mauriac semble réconcilier, d'une certaine façon, l'esprit et le corps. Il écrit que la loi de l'esprit doit être celle du corps et vice versa dans l'amour de Dieu car le corps est le temple de l'esprit. De plus, il voit dans l'incarnation de Jésus-Christ la Vérité rendue accessible à l'homme.⁷⁵ Mauriac subit une crise existentielle dans son questionnement de sa foi chrétienne, et c'est un testament à sa conscience qu'il n'a abandonné ni le corps pour l'esprit, ni l'inverse. L'écrivain traverse cette période turbulente pour retrouver le chemin du Bien dans sa vie où le corps et l'esprit sont également des aspects légitimes et consacrés de l'être humain. Au fond, ce qui trouble Mauriac pendant toute sa vie est ce « combat contre soi, contre ses hantises, ses tentations, la conscience obsédante de son impureté » né dans une foi chrétienne qui efface la corporéité humaine à cause son impureté devant Dieu.⁷⁶ Le sacrifice de soi et l'impureté de l'homme, surtout de son corps, dans la théologie chrétienne mènent Mauriac à une méfiance de soi née des tentations dans son cœur produites par la bacchanale des années 1920. La crise de foi que Mauriac traverse vers la quarantaine est un modèle de questionnements intérieurs de sa conscience sur ce sujet qui imite le processus par lequel l'écrivain arrive à plusieurs vacillements politiques pendant les années 1930 et 1940.

Au départ, le bourgeois d'ordre en Mauriac qui admire Maurras et Mussolini n'est point aussi perturbé par le fascisme que par le communisme. Penchant vers l'extrême droite après sa

⁷⁵ Du Bos, *François Mauriac et le problème du romancier catholique*, 70.

⁷⁶ Jean-Luc Barré, *François Mauriac : Biographie intime, 1940-1970*, Vol 2 (Paris: Fayard, 2009), 57.

conversion, Mauriac était entièrement opposé au bolchevisme. Pendant ce temps il sent une admiration pour l'analyse de Maurras autant qu'une répulsion pour son sectarisme et l'organisation rigide de sa pensée.⁷⁷ Mauriac devient le bourgeois catholique de droite typique - critique de la III^e République et éprouvant une fascination effrayée pour le fascisme. En 1932, l'écrivain est diagnostiqué avec un cancer des cordes vocales la même année que son roman *Nœud de vipères*, qui devient un grand succès et accélère l'élection de Mauriac à l'Académie française en juin 1933. Son élection à l'Académie augmente largement l'influence culturelle de l'écrivain au point où un très grand public entend la voix de conscience qu'il assume dans ses articles. Mauriac reste critique face à la classe bourgeoise, se disant « né du côté des injustes. »⁷⁸ En 1935 il mérite l'appellation « traître à sa classe. » Bien que son basculement vers le gauche ne soit plus qu'un refus de nier l'humanité des bolchevistes, sa protestation contre les attaques les plus virulentes par les bourgeois catholiques conservateurs est une rupture avec l'idéologie dominante de sa classe sociale. Vers 1935, il quitte *L'Écho* quand les rédacteurs en chef refusent de publier un article où Mauriac suggère qu'on doit aimer ses ennemis même s'ils sont des communistes. Du coup, il travaille chez *Le Figaro* pour la première fois.⁷⁹ Lors de l'invasion de l'Éthiopie, cette conscience commence à pousser Mauriac peu à peu vers la gauche en politique. Il se lamente que l'apport de la civilisation est une destruction profonde et douloureuse de la population autochtone. Il se méfie désormais du manque de respect pour la vie humaine dans le fascisme.⁸⁰

⁷⁷ Lacouture, *François Mauriac*, 291.

⁷⁸ *Ibid.*, 53.

⁷⁹ *Ibid.*, 302.

⁸⁰ *Ibid.*, 305.

Tout de même, à l'éclatement de la guerre civile d'Espagne Mauriac, comme sa ville natale de Bordeaux, est plutôt favorable à la cause franquiste. Malgré son basculement vers l'antifascisme en 1935, Mauriac voit en Franco le seul chef politique qui pourrait mettre fin à la fratri-cide en Espagne,⁸¹ et il le soutient en juillet 1936 avec les autres catholiques et la droite française. Pour ses avertissements antifascistes et son soutien de Franco, l'écrivain est haï autant par la droite bourgeoise que par la gauche car, en effet, il ne choisit pas un côté dans la guerre, il est opposé à la guerre elle-même. Eva Kushner dans le volume d'*Écrivains devant Dieu* dédié à Mauriac, écrit que derrière ces changements de position politique se trouve un principe central : la sensibilité de l'écrivain envers l'individualité des êtres⁸² qui le mène à soutenir les opprimés et à dénoncer les menaces et les attaques atroces contre la personne humaine. Au printemps de 1937, on voit le bombardement sanglant de Guernica en Espagne, une atrocité qui pousse Mauriac vers la gauche pour le moment. Fermement contre tout massacre et outré autant par les meurtres du clergé que par l'anéantissement d'une ville entière de communistes, il rejette la cause franquiste pour sa perversion du christianisme en un cri de guerre et pour la participation de l'Italie et de l'Allemagne aux massacres.

Lacouture écrit que les atrocités face auxquelles Mauriac défend l'humanité de 1934 à 1937 font de lui un témoin majeur de son temps.⁸³ Daniel Halévy voit dans l'écrivain « la vertu militante, »⁸⁴ et Barré ajoute que Mauriac sent une mission imposée sur lui par son christianisme

⁸¹ *Ibid.*, 320.

⁸² Eva Kushner, *Les Ecrivains devant Dieu : Mauriac*, (Paris: Desclée de Brouwer, 1972), 18.

⁸³ Lacouture, *François Mauriac*, 328.

⁸⁴ Barré, *François Mauriac*, Vol 1, 470.

de s'engager dans les luttes civiles pour le bien-être de l'homme.⁸⁵ Finalement, Mauriac exprime plus tard son opposition au Bien imposé par la force en 1940 parce que « la justice de Dieu ne saurait s'appliquer qu'à une humanité libre de choisir entre le mal et le bien. »⁸⁶ Evidemment, Mauriac écrit selon sa conscience, une conscience qui change sa politique selon l'éclairage du moment, mais qui soutient toujours l'intégrité et la liberté de l'humanité, conditions nécessaires à son salut.

C. Les positions politiques de Mauriac le non-conformiste et l'humaniste

François Mauriac commence sa carrière littéraire en tant que romancier catholique, ses talents dans cette sphère le propulse à son élection à l'Académie et, pourtant, c'est par ses contributions en tant qu'analyste politique qu'il s'engage véritablement dans les affaires du monde. Dans ses écrits journalistiques, Mauriac poursuit une politique en faveur de la personne humaine. Sa politique est gouvernée au fond par la certitude de « l'incompatibilité radicale entre l'Évangile et Machiavel, entre Dieu et Mammon. »⁸⁷ C'est-à-dire que les matières de l'esprit et de la religion n'ont rien de bon à offrir aux ambitions mondaines de la richesse ou du pouvoir politique - la religion concerne l'esprit et à tout l'être fondamental de l'homme. C'est sur ce principe que Mauriac oppose l'alliance politique des catholiques à la droite radicale en France ainsi qu'en Espagne. Dans les articles de Mauriac résonnent la voix de l'humanité qui refuse les idéologies, de la foi qui vénère le divin sans l'enchaîner dans une politique terrestre et de l'homme qui n'ac-

⁸⁵ *Ibid.*, 507.

⁸⁶ Touzot, *Mauriac sous l'Occupation*, 220.

⁸⁷ Lacouture, *François Mauriac*, 60.

cepte pas la politique qui valorise le pouvoir au-dessus de l'être humain. Vers le milieu des années 1930, Mauriac participe à la revue *Sept*, hebdomadaire catholique, dans laquelle il publie des éditoriaux qui complètent ses contributions régulières au *Figaro* depuis 1935. S'alignant de plus en plus à Jacques Maritain, Mauriac publie de nombreux éditoriaux, lettres et articles ainsi qu'un manifeste contre les atrocités en Espagne dans *Sept* et *Le Figaro*. Critiqué durement par la droite chrétienne pour son refus de suivre aveuglement le soutien du Vatican à Franco et par la gauche pour sa méfiance du bolchevisme, Mauriac écrit en 1936 qu'on « ne peut prendre parti sans pratiquer l'injustice. La vérité et l'erreur sont partout confondues. »⁸⁸ En effet, le parti pris de Mauriac contre le fratricide en Espagne où un côté massacre les croyants tandis que l'autre transforme le Christ en un chef de guerre mène à la suppression de *Sept* par le Vatican en août 1937.

1) La méfiance des idéologies

François Mauriac se révolte tôt dans sa vie contre les idéologies qui n'accordent pas à l'homme la liberté de réfléchir pour lui-même. On a déjà vu comment, à l'âge de l'adolescence, Mauriac a rejeté la haine aveugle du conservatisme catholique exprimée dans *Le Nouvelliste* et *L'Action française*. Bien qu'il se rapproche des positions politiques de Maurras pendant la fin des années vingt, Mauriac rejette toujours l'embrigadement de *L'Action française* et les figures qui voudraient réglementer sa pensée. Par contre, dans ses propres articles, Mauriac interpelle les lecteurs, les confronte à un dilemme moral ou éthique, les invite à réfléchir pour eux-mêmes et

⁸⁸ *Ibid.*, 316.

les appelle à l'action.⁸⁹ Cherchant à provoquer à la fois l'action et la réflexion chez ses lecteurs, il serait difficile de rattacher Mauriac à une idéologie. Catholique, il lutte longtemps contre son catholicisme et sa foi reste indocile et exigeante, malgré sa (re)conversion au début des années trente. Bourgeois, il est appelé un traître parce qu'il refuse de suivre sa classe pour dénoncer les communistes espagnols massacrés à Guernica, et parce qu'il ose suggérer qu'un communiste est quand même un être humain. De droite il se déplace vers la gauche quand il se méfie du système fasciste. Plus tard, un résistant, il refuse de punir les collaborateurs de la même manière que les occupants ont tué les résistants. En gros, la pensée politique de François Mauriac poursuit le souci de justice au lieu de la justice adaptée à un système. Son système à lui, c'est l'antisystémisme.⁹⁰

Même la foi chrétienne inculquée en lui depuis sa naissance n'échappe pas aux interrogations de la conscience de Mauriac. La religiosité de la famille Mauriac apprend au jeune François l'infailibilité de l'Église catholique en toute chose, les matières politiques comprises. Pourtant, on a vu comment le besoin de dominer sa propre vie et la conviction que la religion doit inclure l'homme dans ses aspects corporels autant que spirituels mènent ce catholique bordelais à se douter de la valeur de sa religion qui semble supprimer la chair. Revenu de cet égarement, Mauriac ne ferme toujours pas ses yeux critiques. Il dénonce le soutien matériel et moral à Franco par le Vatican malgré les atrocités des forces franquistes en Espagne, appelant l'association du Christ à un chef de guerre un sacrilège qui confond le christianisme et le fascisme.⁹¹ Au cours des an-

⁸⁹ Welch, *François Mauriac*, 16.

⁹⁰ Kushner, *Les écrivains devant Dieu*, 118.

⁹¹ Barré, *François Mauriac*, Vol 1, 535.

nées 1930 et 1940, Mauriac continue de publier ses protestations contre le comportement de l'Église en Espagne et sa part dans le vichysme pseudo-fasciste. Au début de l'Occupation Mauriac publie dans son roman *La Pharisienne* une image fortement critique de la religion sans amour de son enfance, de la tyrannie castratrice, de l'hypocrisie d'une bourgeoisie catholique immuable dans ses rites. En réponse aux doutes à propos de cette interprétation, Mauriac dit « j'ai su très précisément contre quoi je m'élevais et ce que je voulais dénoncer. »⁹² Au moment où la France replie sur elle-même devant la noirceur de la défaite et que des milliers de Français rallient à un conservatisme pénitentiel mené par le régime de Vichy, Mauriac publie une de ses critiques les plus acerbes de l'Église catholique, le vieil ami de tout conservatisme français. L'écrivain se place donc hors du système de pensée catholique à l'encontre des intérêts politiques de l'Église. Il est catholique, c'est vrai, mais la pensée et la conscience de François Mauriac suivent son propre cœur et de sa propre raison.

Les années trente voient la montée de deux idéologies rivales : le communisme et le fascisme. Très vite, par son admiration pour Maurras et par son identité de bourgeois catholique, Mauriac se méfie du bolchevisme russe. Il ne se fait pas d'illusions à propos de l'idéalisme de l'URSS et il dénonce l'aveuglement idéologique du système soviétique.⁹³ Bien qu'il soit attiré par l'ordre du fascisme et à la politique de Mussolini et de Maurras, Mauriac ne soutient pas le fascisme pour autant. Par contre, il s'oppose aux communistes tout en refusant de soumettre sa conscience individuelle à la conscience collective fasciste qu'il soupçonne de ne point valoriser

⁹² Barré, *François Mauriac*, Vol 2, 40-41.

⁹³ Barré, *François Mauriac*, Vol 1, 485.

la vie humaine.⁹⁴ De surcroît, Mauriac avertit ceux qui voudraient croire en l'idéologie raciste de Hitler que l'Autrichien « ne croit pas en une idéologie, il s'en sert. »⁹⁵ Voilà une bonne raison pour Mauriac de se méfier des idéologies : elles ne servent pas ceux qui y croient, elles servent ceux qui ont le pouvoir. Cet avertissement est typique des inquiétudes qu'a Mauriac à propos des idéologies qui aveuglent les masses idéalistes face aux crimes commis par les puissants qui en profitent.

La soumission de la politique de Mauriac à sa conscience produit le chagrin et la méfiance envers l'écrivain chez de nombreux gens insultés ou outrés par ses vacillements. D'abord, l'établissement catholique se méfie de la sensualité dans les romans de Mauriac. Attentifs à l'éloignement entre lui et sa religion, les autres catholiques critiquent aussi l'image que Mauriac crée du christianisme dans ses biographies de Pascal et de Jésus Christ où il rejette une religion d'exclusion et renforce l'humanité de Jésus comme un agitateur social. Puis, la classe bourgeoise nomme Mauriac un traître pour son refus de se laisser gagner par *L'Action française* et le fascisme. Dénonçant les massacres en Espagne par les communistes et les fascistes tous les deux, Mauriac est rejeté par sa classe pour la suggestion qu'un chrétien doit essayer d'aimer ses ennemis fussent-ils communistes.⁹⁶ Son parti pris pour l'humanité et la compassion en opposition avec Franco mène en 1937 à la suppression de *Sept*, la revue chrétienne où Mauriac publie ses idées. Après de longues années de l'Occupation où Mauriac écrit malgré les menaces contre sa vie et les attaques contre son caractère dans la presse collaborationniste ; après sa proximité au

⁹⁴ *Ibid.*, 491.

⁹⁵ Touzot, *Mauriac sous l'Occupation*, 155.

⁹⁶ Lacouture, *François Mauriac*, 302.

Comité National des Écrivains et son appartenance au Front National, les anciens camarades de Mauriac l'attaquent après la Libération autant que l'a fait *Je suis partout* pendant l'Occupation pour son opposition à la punition sévère et ses plaidoyers pour la clémence.⁹⁷ Tant de réactions passionnées aux écrits de Mauriac font preuve de l'influence de sa voix. Ces réactions assurent que quand Mauriac traite des matières politiques, écrire, c'est agir et provoquer l'action des autres.

Mauriac n'est pas lui-même à l'aise avec ses changements de position politique. Non, ils sont pour la plupart le résultat d'un conflit intérieur entre sa conscience et sa raison. À propos du rôle de ses positions parfois contradictoires envers *L'Action française* aux années vingt, Mauriac dit « À exiger qu'un écrivain, faiseur d'opinion, responsable des âmes, ait toujours raison, on le condamne à se taire. »⁹⁸ Son rôle dans la société n'est pas d'avoir raison, c'est d'élever la voix de la conscience, de provoquer la réflexion chez ses lecteurs et de former l'opinion publique selon les faits et un code moral juste. Barré attribue les diverses positions politiques de Mauriac à son allergie « aux concepts et aux idéologies » ainsi qu'à son rejet des totalitarismes.⁹⁹ C'est ce qu'il faut noter : bourgeois, Mauriac critique la classe bourgeoise pour sa rigidité oppressive. Catholique, il lutte contre sa propre foi, dénonçant les fautes dans le comportement politique de l'Église. Homme d'ordre, il rejette la soumission de la conscience individuelle et la vie humaine au système fasciste. Opposé au communisme, il accueille les réfugiés communistes. Dans toutes

⁹⁷ *Ibid.*, 410.

⁹⁸ *Ibid.*, 176.

⁹⁹ Barré, *François Mauriac*, Vol 2, 79-80.

ces contradictions, on voit que Mauriac ne suit aucune idéologie, il obéit à l'exigence de sa conscience, à l'amour inconditionnel pour les êtres humains.

2) *Avoir la foi en l'homme*

Nous avons vu comment Mauriac résiste à tout classement de sa politique dans n'importe quelle idéologie. Maintenant il faut considérer ce qu'il y a de cohérent dans les partis pris de l'auteur : le respect, l'amour et la foi en l'homme. Jean Lacouture résume les activités politiques de Mauriac pendant les années trente comme le seul cri de défense de l'humanité contre les atrocités montantes des idéologues.¹⁰⁰ Les racines de cet humanisme proviennent directement de la manière dont Mauriac pratique et comprend sa foi. Dégoûté par la haine, la peur et les interdits du christianisme conservateur enseigné par sa mère, le jeune François se révolte contre la suppression de ce qu'il y a d'humain chez l'homme par sa religion. Croyant en l'homme, il trouve la compréhension pascalienne de Dieu en tant qu'une personne particulièrement persuasive. Repenser son rapport à un Dieu personnel permet à l'esprit humain de dépasser les limites spirituelles de la conception de Dieu comme une abstraction. En 1962, dans sa maturité, Mauriac écrit dans *Ce que je crois* que « rien ne compte que l'amour. »¹⁰¹ Certes l'œuvre politique de l'auteur depuis les années trente vise à défendre l'amour pour les autres humains à travers l'amour pour Dieu contre les mécanismes des idéologies, de la peur et de la guerre.

La fusion des principes humanistes de la foi avec les fonctions de son métier accorde à Mauriac une position privilégiée pour sonder les fonds de l'humanité et le talent de le faire avec

¹⁰⁰ Lacouture, *François Mauriac*, 328.

¹⁰¹ Kushner, *Les écrivains devant Dieu*, 146.

l'éloquence nécessaire pour former l'opinion publique. Justement, au-delà de sa foi, Charles Du Bos attribue l'humanisme de Mauriac à son art de romancier. Selon Du Bos, le romancier doit s'intéresser à l'homme, cherchant les reflets de la Vérité dans les êtres impurs mais réels.¹⁰² Pratiquant son art d'écrivain, Mauriac arrive à maîtriser les chemins du monde intérieur de l'être humain, cultivant en même temps sa compréhension et son amour pour l'homme. Dans son entretien avec l'auteur, Eva Kushner nous décrit un homme « préoccupé d'un souci central : celui de la personne humaine. »¹⁰³ L'auteur lui-même décrit sa quête de la vérité ainsi : « la vérité n'est pas une abstraction, mais une Personne, un mystère. Le romancier ne peut jamais tout exprimer [...] toujours à la recherche de la vérité. »¹⁰⁴ On voit comment il parle de la vérité de manière pascalienne pour comprendre Dieu comme une personne. De plus, sa description de la vérité personnifiée comme un mystère révèle l'intérêt et le respect de l'homme chez l'auteur qui a voué sa vie à l'exploration et à la défense de la personne humaine et qui la trouve toujours mystérieuse. En effet, Mauriac s'est voué à l'humanisme¹⁰⁵ par son art autant que par sa foi.

Face aux idéologies combattantes qui déchirent l'Europe et beaucoup de pays du monde pendant le vingtième siècle, le communisme, la démocratie capitaliste et le fascisme, Mauriac dénonce leurs façons de manger les êtres humains. Le Cahier noir, son manifeste d'espérance humaniste et de refus du totalitarisme publié pendant l'Occupation par les Éditions de Minuit contient le cœur de la politique essentielle de Mauriac. Il écrit : « le mépris de l'homme est es-

¹⁰² Du Bos, *François Mauriac et le problème du romancier catholique*, 14.

¹⁰³ Kushner, *Les écrivains devant Dieu*, 105.

¹⁰⁴ *Ibid.*, 107.

¹⁰⁵ Ici, nous nous servons du mot « humanisme » pour signifier la valorisation, le respect et la défense de l'être humain dans un système éthique

sentiel à qui veut user et abuser de l'homme, » « je n'entre pas dans leur jeu » pour « que notre misère ne nous aveugle jamais sur notre grandeur. »¹⁰⁶ Quinze ans plus tard, il reprend son cri de défense de l'homme : « ne cédonz jamais à la tentation de mépriser une humanité aimée par Dieu, » il ne faut mépriser ni les autres, ni nous-mêmes.¹⁰⁷ Derrière les vacillements politiques de Mauriac, il y a cette conviction que le mépris de l'homme permet la dévalorisation de sa personne et conséquemment sa destruction par les mécanismes politiques. On peut voir dans l'hésitation de Mauriac à adhérer à la politique de Maurras que l'humanisme surmonte même le goût de l'ordre chez Mauriac. De plus, lors de son virement à gauche pendant la Guerre d'Espagne, l'angoisse humaniste de Mauriac apparaît après le massacre de la population basque à Guernica. Son soutien aux communistes est seulement tempéré par son angoisse équivalente à la connaissance des massacres des religieux décrits dans *Les Grands cimetières sous la lune* de Georges Bernanos. Finalement, l'évolution de son admiration pour Mussolini en une opposition têtue au fascisme provient également du dégoût qu'éprouve Mauriac pour le racisme nazi et les systèmes fascistes inhumains en Espagne et en Italie. François Mauriac n'adhère pas à une idéologie politique parce qu'il se voue à des principes humanistes en religion, en littérature et en politique.

La politique de Mauriac échappe aux idéologies parce qu'elle n'est pas définie par les abstractions mais par une valorisation de tout l'être humain spirituel, intellectuel et corporel. Revenant à la foi de l'écrivain, les traces de son christianisme sont évidentes dans sa conviction de la fraternité dans l'espèce humaine. Vers le début de la Deuxième Guerre mondiale, il rêve du jour où la réforme intellectuelle, sociale et morale fera comprendre aux nations « que nous appar-

¹⁰⁶ *Ibid.*, « Extraits du *Cahier noir*, » 150.

¹⁰⁷ *Ibid.*, « Extraits de *L'Imitation des bourreaux de Jésus-Christ*, » 154.

tenons à la même famille. »¹⁰⁸ C'est en quête de ce jour heureux que Mauriac s'affirme dans les années cinquante pour l'égalité, la justice et la compassion dans le Maghreb,¹⁰⁹ et qu'il dénonce la torture et la brutalité en Algérie pendant sa présidence de l'organisation France-Maghreb.¹¹⁰ Trois décennies de chaos et de conflits idéologiques avec des pertes de vie et une destruction énorme, atroce et sans précédent marquent font le cœur de la carrière de Mauriac en tant qu'analyste politique. Il essaie pendant ces années de répandre la voix de l'humanité souffrante sous l'assaut des idéologies et la cruauté des hommes. Les prises de positions politiques, les dénonciations et les appels à l'action par l'écrivain le définissent en tant qu'humaniste et défenseur de la personne humaine.

D. La Guerre et la gloire

Le succès de ses romans pendant les années vingt donne à Mauriac un immense pouvoir symbolique dans la société française qui écoute désormais sa voix. Néanmoins, c'est au sommet de sa gloire que la carrière du romancier commence à céder sa place au journaliste. Edward Welch attribue cette transformation à l'hostilité chez Mauriac envers les œuvres corruptrices de son époque et à sa volonté d'écrire des romans catholiques.¹¹¹ Pendant un temps après son élection à l'Académie, Mauriac se situe entre le conservatisme du pouvoir établi (l'Académie) et la liberté artistique des écrivains indépendants de la *Nouvelle Revue Française* sous la direction de

¹⁰⁸ Lacouture, *François Mauriac*, 355.

¹⁰⁹ *Ibid.*, 449.

¹¹⁰ *Ibid.*, 486.

¹¹¹ Welch, *François Mauriac*, 43.

Jean Paulhan. En février 1939, Jean-Paul Sartre écrit une critique meurtrière de l'interférence de Dieu et de Mauriac auprès des personnages dans ses romans. Welch est d'accord avec Sartre, écrivant que « la capitulation [de Mauriac] à sa foi lui a volé la clef de son succès de romancier [...] la tension sensuelle et les contraintes de la foi. »¹¹² En dépit de cette attaque contre ses romans, Mauriac est toujours voué à l'engagement dans les luttes civiles et morales. La poursuite de son engagement a lieu de plus en plus dans le journalisme. L'ironie, c'est que la critique acerbe de Sartre pousse Mauriac à devenir un intellectuel engagé au modèle sartrien. L'année suivante voit la défaite et le commencement de l'Occupation, et pendant ces années noires le rayonnement de Mauriac ne diminue pas, au contraire sa capitale symbolique monte encore plus.

Nous allons parler plus longuement de l'activité politique de Mauriac pendant et après l'Occupation plus tard. Pour le moment il suffira de noter que sa dévotion à la personne humaine guide les actions de l'écrivain et le mène à dénoncer à plusieurs reprises la déshumanisation sous les nazis. Quelques mois avant la défaite de juin 1940, Mauriac anticipe les passions violentes et vengeresses dans les cœurs de ses compatriotes et il leur rappelle que même victorieux « nous ne serons pas pour autant dispensés de défendre la personne humaine. »¹¹³ En 1941, après une année d'occupation, il publie un article où il affirme que, malgré tout, il maintient « le respect de l'homme en tant qu'homme, de la personne, de l'indépendance de l'esprit, le goût du vrai dans l'observation de l'homme, la liberté totale de la vie spirituelle et des rapports avec le Créateur. »¹¹⁴ Le supplice de la nation ne fait que renforcer en Mauriac l'impulsion de défendre la per-

¹¹² *Ibid.*, 60.

¹¹³ Touzot, *Mauriac sous l'Occupation*, « Le régime du brigandage et l'ordre européen, » 179.

¹¹⁴ *Ibid.*, 59.

sonne humaine et de dénoncer sa dégradation sous les injustices de la guerre, injustices qui ne s'arrêtent pas avec la Libération et la victoire. Après la Libération, il s'affirme contre la « justice avec haine » et la vengeance des morts qui ne fera que multiplier les souffrances du peuple.¹¹⁵ Mauriac écrit avec l'autorité de sa stature, et il s'en sert pour exiger une meilleure conduite des hommes malgré leurs énormes douleurs. Il s'est engagé moins pour la foi chrétienne que pour la dignité de la vie humaine.

Peu après ses contributions à la Résistance intellectuelle et spirituelle, Mauriac reçoit encore une autre reconnaissance de sa contribution à la société. En 1952, il obtient le Prix Nobel de la Littérature pour « son analyse pénétrante de l'âme et l'intensité artistique de son interprétation de la vie humaine dans ses romans. »¹¹⁶ Alors qu'il reçoit le Prix Nobel, des émeutes éclatent au Maghreb. Ainsi commence la nouvelle lutte mauriacienne en défense de l'humanité. Il devient très engagé dans les questions du Maghreb et de l'Algérie, où en condamnant la brutalité et la torture au nom de la compassion, de la civilisation et de l'humanité. La plupart de ses écrits à cet égard sont parus dans *L'Express*, un journal « voué à un agenda de gauche radicale pour la modernisation et la réforme, » et à cette fin, le journal s'approprie les grandes figures de la société telles que François Mauriac.¹¹⁷ Il est une star pour *L'Express* qui utilise son pouvoir symbolique et sa stature culturelle pour promulguer les idées de la gauche. Welch attribue le grand succès journalistique de Mauriac à son placement entre ce qu'il appelle le pôle hétéronome culturel de l'Académie et le pôle autonome de la *NRF*, ce qui le met « aux frontières radicales de l'ortho-

¹¹⁵ Lacouture, *François Mauriac*, 434.

¹¹⁶ *Ibid.*, 447.

¹¹⁷ Welch, *François Mauriac*, 11.

doxie culturelle » sans s'en sortir. Mauriac jouit ainsi du statut distinct et singulier d'Académicien « hérétique » et ajoute énormément à sa capitale symbolique.¹¹⁸ Il est légitimé par le pouvoir établi, mais il maintient quand même son indépendance. Le triomphe de Mauriac se situe dans ce mélange d'autorité légitime et d'indépendance intellectuelle, et c'est précisément quand il abdique son indépendance du pouvoir politique que la carrière journalistique de Mauriac prend fin. Le retour de Charles de Gaulle provoque un enthousiasme chez l'écrivain qui handicape ses capacités d'analyse politique. Sa carrière distinguée se termine quand Mauriac se soumet finalement à une idéologie gaulliste.

Nous allons ensuite examiner l'engagement de Mauriac dans la politique à travers le journalisme. Ses écrits journalistiques sous l'Occupation et à la Libération témoignent l'engagement d'un écrivain à l'apogée de sa magistrature morale.

III. L'Âme de la France : L'Occupation et la Libération

Quand tout le système est compromis par l'Occupation, comment un intellectuel peut-il ou doit-il exercer sa magistrature morale ? Comment les intellectuels se sont-ils adaptés à l'Occupation ? Comment la responsabilité morale du journaliste mène-t-elle au débat entre Mauriac et Camus à propos de la justice ?

A. L'Occupation et la résistance de l'intellectuel

1. S'adapter et résister - le cas des intellectuels

¹¹⁸ *Ibid.*, 50-56.

Le journalisme permet aux intellectuels d'exercer leur magistrature morale sur la société française, mais l'Occupation bouleverse l'ordre social et politique de la France. Tout d'un coup il est devenu dangereux d'écrire. Surtout pour ces intellectuels qui font appel à la conscience du public, qui guident les Français en matière morale, doivent repenser à l'action de publier. En effet Georges Duhamel admet dans une lettre de septembre 1940 à François Mauriac qu'il craint qu'ils ne pourront plus exercer leur profession d'écrivain sous l'Occupation.¹¹⁹ La nouvelle situation des intellectuels sous l'Occupation restreint la liberté de publier sur des sujets qui ne concernent pas la politique ; or, le danger des représailles sous la forme d'interdiction de publier, des attaques dans la presse collaborationniste ou les réactions misanthropiques de la Gestapo pèsent trop lourd pour permettre une véritable liberté aux écrivains. Qu'ils le veuillent ou non, l'écriture et la publication dépassent désormais la sphère littéraire ou artistique et entrent dans le monde de la politique. Par leurs analyses de la chute de la III^e République, leurs concessions aux besoins de survie sous l'Occupation ou leurs rappels à la dignité française et humaine, les intellectuels représentent dans la sphère publique les prises de position face à la défaite.

Certains se réjouissent de cette occasion de vivre leur philosophie, l'heure de l'intellectuel engagé au modèle sartrien est venue. Tony Judt écrit dans *Past Imperfect*, que des écrivains que tels Maurice Merleau-Ponty et Jean-Paul Sartre accueillent avec enthousiasme l'occasion de participer à un engagement romantique qui leur permettrait de vivre leurs idées.¹²⁰ Aux yeux de ces personnes qui constituaient l'élite morale et intellectuelle de la France, l'Occupation met à l'épreuve leurs prises de positions philosophiques. Ce sont les « magistrats moraux » de la

¹¹⁹ François Mauriac, *Nouvelles lettres d'une vie* (Paris: Éditions Grasset & Fasquelle, 1989), 201.

¹²⁰ Judt, *Past Imperfect*, 32.

France, et la question se pose : comment peuvent-ils exercer cette magistrature dans un système où tout est compromis par la présence de l'occupant ? Certains rejoignent la presse collaborationniste, contribuant à travers des articles qui attaquent ceux qui s'opposent aux nazis, condamnant la décadence de la France avant la défaite et revendiquant le besoin de purger la France des « coupables » de cette décadence. En revanche, d'autres se taisent, protestant contre la censure en retirant leurs noms de listes de contributeurs à des journaux prestigieux. Finalement, au fur et à mesure que les injustices de l'Occupation montent, certains intellectuels créent des revues clandestines - l'équivalent sous forme de texte des diffusions de Radio Londres, appelant les Français à résister aux desseins de l'occupant et à garder près du cœur l'amour de la France souveraine.

Se taire ressemble trop à une abdication de leur responsabilité à jeter un éclairage sur la vérité par l'analyse tranchante et indépendante. Pourtant, rien n'est indépendant sous l'Occupation nazie. Faut-il donc publier en clandestinité ou risquer la publication officielle ? Quand tout est compromis, les prises de position, les analyses et la recherche de la vérité deviennent des actes politiques.

2. L'expérience de Mauriac sous l'Occupation

Au temps de la défaite, François Mauriac est parmi les intellectuels les plus connus en France. Élu à l'Académie française, renommé pour ses romans et devenu notoire pour ses articles sur la guerre civile en Espagne, Mauriac s'est fait connaître à cette époque en tant qu'intellectuel humaniste, catholique et antifasciste. En plus, il a souvent élevé sa voix contre la montée de l'hitlérisme pendant les années avant le début de la Seconde Guerre mondiale. Aussitôt

que mars 1935, il écrit sur un « Problème humain » où « nos adversaires... [sont] ceux pour qui la vie humaine est sans importance. »¹²¹ Face à la montée de ce « racisme » qui est le fascisme, Mauriac revendique l'esprit humain et la responsabilité de la France de s'opposer autant au fascisme qu'au communisme matérialiste. Reconnaisant les germes de division en France elle-même, qui opposent les marxistes aux disciples nationalistes de Charles Maurras et son *Action française*, Mauriac cherche à rappeler aux Français leur unité nationale. En mars 1938, il écrit que la France n'a qu'un visage et « d'abord, il faudrait obtenir de notre passion une force créatrice assez puissante pour composer, avec tant d'éléments contradictoires, une image de la France une et indivisible. »¹²² Dans le même mois, Mauriac répète cet appel à l'unité quand il souligne le devoir de refaire l'unité française pour faire face au marxisme et à « la férocité raciste, » toujours alliés à cette époque et menaçant toute l'Europe.¹²³ Au fur et à mesure que les tensions montent en Europe, et que l'impulsion belliciste de l'Allemagne nazie se révèle, Mauriac se rend compte de la position véritable de la France en tant que seule puissance démocratique dans un continent européen imprégné de régimes fascistes et bordé par l'immense Russie bolcheviste.

Mauriac exerce son métier d'écrivain avec le sens du devoir moral envers sa patrie. Il écrit en journaliste pour mieux s'adresser à son public et interpréter pour lui des événements graves qui enchaînent les uns les autres. Pour Mauriac,

la seule raison d'être des écrivains, et surtout des écrivains catholiques, au milieu des luttes civiles, c'est leur lucidité : le seul mérite dont ils se puissent prévaloir, c'est d'y voir plus clair que les autres, c'est de raisonner plus juste, c'est de déjouer,

¹²¹ François Mauriac, *Mémoires politiques* (Paris: Éditions Bernard Grasset, 1967), 50.

¹²² *Ibid.*, « La France n'a qu'un visage, » 101.

¹²³ *Ibid.*, « À la base de notre effort, » 105.

*dans leur propre intelligence et dans leur propre cœur, les ruses de l'esprit de parti.*¹²⁴

Mauriac voit clairement la menace immédiate que pose Hitler à la France. Il tient sa plume dans sa main comme une arme de l'esprit, visant à étouffer les cris de guerre de la gauche marxiste et de la droite nationaliste en ralliant le peuple français sous l'étendard de la démocratie et de l'esprit humain que porte la France, la fille aînée de l'Europe catholique. Pour lui, la question centrale du conflit imminent est celle des rapports entre la morale et la force, car la doctrine de la force, qu'elle soit de tendance soviétique ou nazie, a précipité les démocraties dans un chaos sanglant.¹²⁵ Selon Mauriac, cette doctrine de la force a une faim inépuisable pour la conquête - et toute l'Europe doit maintenant choisir entre l'empire de la loi et de la morale ou celui de la force. Il construit ici les fondations du *Cahier noir* qu'il va écrire sous l'Occupation, appelant tout homme à retrouver la foi en l'Homme contre la politique de Machiavel, de même que celle de la force. Toutefois, tous ses écrits ne peuvent pas empêcher la guerre. Mauriac est autant convaincu de la chute inéluctable de Hitler qu'il l'est de sa supériorité initiale en matière, mais il rappelle aux alliés que, vainqueurs de l'Allemagne, « nous ne serons pas pour autant dispensés de défendre la personne humaine. »¹²⁶ Face à cette nouvelle menace qui pèse sur toute l'Europe, Mauriac ne perd jamais de vue le respect de l'homme, car c'est l'humanité qui souffrira le plus dans la guerre.

¹²⁴ François Mauriac, « Notre devoir d'écrivains, » paru dans *Sept* (Paris) le 22 janvier 1937.

¹²⁵ François Mauriac, « Cette guerre ne ressemble à aucune autre, » *Paris-Soir* (Paris) le 30 novembre 1939, dans *Mauriac sous l'Occupation* de Jean Touzot, 163.

¹²⁶ Mauriac, François « Le régime du brigandage et l'ordre européen, » *Paris-soir* (Paris) le 14 avril 1940, dans *Mauriac sous l'Occupation*, de Jean Touzot, 179.

« Je ne sens rien » écrit Mauriac au moment de l’armistice en 1940.¹²⁷ La défaite expose la France aimée de Mauriac au néant. Sa liberté compromise met en question la raison d’être de Mauriac car la publication ne sera plus libre, et l’écriture même privée devient dangereuse. Bien qu’il félicite Pétain au début pour son don à la France en mettant fin au conflit, Mauriac s’élève en juillet 1940 « contre l’excès des prosternations humiliées » de Vichy, rappelant la dignité face aux envahisseurs et appelant la population à l’inattention totale des occupants.¹²⁸ Soucieux à la fois de sa sécurité et de celle de ses proches et de son devoir d’écrivain, Mauriac retourne au *Figaro* en juin 1940 mais il renonce deux mois plus tard à toute collaboration régulière aux journaux. Il est imploré d’y publier et aussi de participer à la nouvelle incarnation de la *Nouvelle revue française* sous Pierre Drieu la Rochelle pour recréer l’impression de la normalité. En effet, il y a des traces apparentes de ce même souci de normalité dans ces articles où Mauriac fait appel à l’esprit français pour que « l’Occupation de la France s’arrête à la surface, » car nul désastre ne peut atteindre la France invisible de l’esprit.¹²⁹ Ces affirmations de l’esprit libre de la France attirent sur Mauriac l’attention de la presse française collaborationniste qui l’attaque vicieusement. Malgré la protection que lui accorde son prestige culturel, Mauriac se retire dans sa maison de campagne à Malagar devant ces attaques personnelles. Cependant, un appel à la radio Londres le 17 août 1940 nomme Mauriac comme une des meilleures armes de la résistance en France, signe de la capitale symbolique dont il jouit en tant que grande figure culturelle mais qui attire la con-

¹²⁷ Barré, *François Mauriac*, Vol 1, 573.

¹²⁸ Lacouture, *François Mauriac*, 360-361.

¹²⁹ Mauriac, *Mémoires politiques*, 127, 129.

damnation de l'occupant et la collaboration. Cette attention incline Mauriac vers le silence, mais il ne se tait pas tout de suite.

En juin 1941, Mauriac se trouve à Paris dans une atmosphère intellectuelle ouvertement hostile à sa personne pour faire un dernier effort de continuer son métier d'écrivain sous les contraintes de la publication officielle. Cette tentative de garder intact son art s'incarne dans *La Pharisienne*, un roman qui sort en juin 1941 et qui attire sur Mauriac des critiques féroces de la presse collaborationniste. Un cri de cœur contre la religion oppressive de son enfance, *La Pharisienne* est limité d'abord à 5000 puis à 25,000 tirages « A cause de l'attitude hostile au Reich que [Mauriac] a manifestée dans le passé [...] De jeunes critiques littéraires français mèneront aussi des attaques contre Mauriac [...] on veillera par des mesures de censure que ces attaques restent dans le cadre que de notre côté nous estimons approprié. »¹³⁰ Cet extrait d'une lettre de Gerhard Heller, chargé de la politique littéraire des nazis en France, montre comment Mauriac est protégé par Heller et Karl Epting au *Propaganda-Staffel* ainsi que les limites de cette bienveillance qui n'empêche pas les agressions des collaborateurs français tels Robert Brasillach et les critiques de *Je suis partout*. Justement, ces attaques convainquent Mauriac de l'impossibilité d'exercer son métier tel qu'il le faisait avant la défaite. Suite à cet épisode, il renonce à assister aux réunions de l'Académie française, Paris est devenue une ville hostile à Mauriac - il y a même une conférence de dénonciation qui, malgré les interjections de ses amis, sert à marginaliser Mauriac du monde littéraire officiel sous l'Occupation.¹³¹ Face à ce rejet par le monde littéraire, il se tait un temps

¹³⁰ Lettre de lieutenant Gerhard Heller à ses supérieurs, dans *Mauriac sous l'Occupation*, de Jean Touzot, 33.

¹³¹ Mauriac, *Nouvelles lettres d'une vie*, 206.

pour repenser à son devoir d'écrivain. Son opposition au racisme des nazis et à la servilité de Vichy fait de l'écrivain un symbole culturel puissant de la résistance.

3. *Le guerrier de l'esprit*

Le vide silencieux qui s'ouvre devant Mauriac en cet été 1941 met en question sa raison d'être d'écrivain - de voir plus clair, d'analyser et de déjouer les ruses de la politique auprès du public. Plus que la censure par les nazis, les attaques par les critiques français marginalisent ce grand écrivain au point où il se trouve dans la même position que les écrivains résistants tels Jean Guehenno, Jean Paulhan et Jean Blanzat. Grâce à ses rapports avec ces écrivains, Mauriac commence à réinventer son rôle d'intellectuel. Ses armes principales deviennent désormais les articles publiés dans les journaux étrangers tel la *Gazette de Lausanne* en Suisse et ses contributions à la presse clandestine en France occupée, notamment les *Lettres françaises* et son *Cahier noir* publié aux Éditions de Minuit en 1943. L'adhésion progressive de Mauriac à la résistance littéraire et sa période clandestine commencent par sa collaboration au premier numéro des *Lettres françaises* en février 1942, où il dénonce la collaboration de l'Académie avec l'occupant.¹³² Cet article reprend le combat contre le régime de la force, le mépris de l'homme et la politique de Machiavel, une campagne que Mauriac mène au nom de l'esprit humain depuis la fin des années 1930. Nous avons vu comment il a exigé l'unité de la France face à la faim inépuisable des régimes de Berlin et de Moscou ; puis à l'entrée de la France en guerre et lors de sa défaite rapide il a essayé de faire entendre la voix de l'humanité. En 1942, Mauriac rejette les intellectuels qui accommodent les occupants au nom de la survie. Pour lui, c'est une compromis-

¹³² Barré, *François Mauriac*, Vol 2, 49.

sion des valeurs humaines fondamentales au cœur de la France démocratique et chrétienne. Xavier Grall caractérise l'engagement de Mauriac ainsi : « Il devient alors par tout son génie, sa sensibilité et son esprit touchés à vif, le journaliste de la passion de l'homme et à contre-courant déjà, quand tout désespère, le journaliste de l'espérance. »¹³³

La France, l'esprit, l'espérance, la foi en l'homme - voici pourquoi s'engage Mauriac contre le nazisme pendant l'Occupation. Il se sert des publications clandestines comme *Les Lettres Françaises* pour sauver l'honneur des lettres françaises et pour intégrer les intellectuels dans la lutte à mort pour la France.¹³⁴ Le devoir de lucidité qui guide l'engagement des écrivains devient sous l'Occupation une arme contre l'oppression, car l'occupant vise à conquérir non seulement le territoire français, mais aussi l'esprit de la France pour l'incorporer dans la nouvelle Europe de Hitler. La propagande de Vichy et de Berlin essaie de solliciter de la population française la sympathie pour le projet nazi ; pourtant, l'effort de conquérir les cœurs des Français touche au plan des idées autant qu'à celui de la morale. Ce sont les sphères où les intellectuels français exercent leur magistrature morale sur la France. Par la lucidité de leurs analyses, ils font surgir dans la conscience des citoyens les questions qui empêchent leur endoctrinement. Le combat contre cet endoctrinement nazi anime les intellectuels résistants.

Mauriac conçoit le conflit pour l'âme de la France surtout en termes humains, opposant à cette politique déglagée de la morale la foi en l'homme et le respect de sa dignité. Mauriac publie *Le Cahier noir* sous le nom de Forez en août 1943 chez les Éditions de Minuit, une maison clandestine. Cette œuvre sera le cœur de sa résistance et, après sa publication, Mauriac doit se cacher

¹³³ Xavier Grall, *François Mauriac, journaliste*, (Paris: Éditions du cerf, 1960), 40.

¹³⁴ Mauriac, *Mémoires politiques*, 129.

et réduire ses contributions aux *Lettres françaises* car l'attention de l'occupant est désormais fixée sur lui. Ce *Cahier noir* est un manifeste de l'homme contre Machiavel. Mauriac écrit

La séparation de la politique et de la morale que nous dénonçons de toutes nos faibles forces a couvert, et continue de couvrir, le monde entier de sang. Machiavel et le père de ce crime collectif [...]

Nous croyons en l'homme ; nous croyons avec tous nos moralistes que l'homme peut être convaincu et persuadé [...]

Il nous faut vaincre cette tentation de mépriser l'homme. L'adversaire gagnerait sur nous dans la mesure où nous céderions à ce mépris qui est le fondement de sa doctrine [...] n'entrons pas dans leur jeu : que notre misère ne nous aveugle jamais sur notre grandeur¹³⁵

À la base des nombreux crimes nazis réside un mépris de l'homme qui permet aux bourreaux de se servir des êtres humains pour accomplir des fins politiques. Cet abus de pouvoir justifie à son tour, ou au moins rend possible, d'épouvantables violences contre l'humanité. Mauriac fait appel à la grandeur de l'esprit humain pour que les Français ne s'entretuent pas, pour que les nazis n'accomplissent rien par leurs crimes contre le corps car l'esprit des Français demeure toujours à une hauteur qui échappe à l'influence de leurs oppresseurs. L'écrivain adopte un point de vue plutôt généreux des êtres humains, affirmant que la brutalité des disciples de Machiavel ne condamne pas toute l'espèce humaine car même s'il n'y avait qu'un seul mouvement de charité, la chaîne de l'entre-dévorement en serait à jamais rompue.¹³⁶ Mauriac laisse apparaître ici sa grande dette à la pensée chrétienne de Blaise Pascal, qui valorise le moindre mouvement de charité au-dessus de tous les esprits, qui sont à leur gré, chacun plus valable que tous les corps du monde.¹³⁷

¹³⁵ *Ibid.*, 131, 133-4.

¹³⁶ *Ibid.*, 137.

¹³⁷ François Mauriac, *Ce que je crois* (Paris: Grasset, 1962), 156.

La charité et la foi en l'homme deviennent sous la plume de Mauriac des armes puissantes de l'esprit contre les desseins de l'occupant. Ses affirmations de la grandeur de l'être humain et ses condamnations de la politique de Machiavel lui méritent des éloges par le général de Gaulle sur à la radio. Conséquemment, la position de Mauriac dans la résistance intellectuelle devient connue parmi ceux qui s'occupent des idées - l'écrivain est obligé de se cacher des autorités allemandes à plusieurs reprises entre l'automne 1943 et août 1944.¹³⁸ Il y a dans *Le Cahier noir*, derrière le refus catégorique du fascisme et de Machiavel, « une espérance folle » en l'homme qui définit la politique de Mauriac.¹³⁹ Il tient toujours à la primauté de la force spirituelle et morale d'une nation sur la puissance militaire et économique. Ces mesures du monde matérialiste ne touchent pas au fond de l'être humain, et Mauriac veut ouvrir les yeux des Français au fait que la domination militaire des nazis ne touche en rien la grandeur inhérente à l'esprit qui garde sa dignité, sa morale et son respect de la personne humaine. L'essence de sa résistance, c'est l'être humain. François Mauriac est surtout un résistant de l'esprit contre le désespoir et contre le mépris de l'homme. Il ne prend pas part aux attentats contre l'occupant qu'exécute la résistance militaire ; en revanche, son refus du règne de Machiavel est aussi violent que le refus de la domination nazie l'est pour les combattants. À la libération de Paris, De Gaulle reçoit Mauriac comme premier des lettres françaises pour ses contributions à l'esprit de la Résistance. Avec *Le Cahier noir*, Mauriac se fait un guerrier de la Résistance ; cependant, il lutte sur le plan de l'esprit. Pendant l'Occupation il s'arme de sa foi en l'homme pour combattre l'emprise de la force nazie sur les Français. Agissant en écrivant, il prend parti pour l'homme.

¹³⁸ Touzot, *Mauriac sous l'Occupation*, 367-8.

¹³⁹ Grall, *François Mauriac, journaliste*, 82.

4. Camus, le guerrier par l'action

Pendant les premières années de l'Occupation, Camus milite dans un groupe de résistance quand il ne soigne pas sa tuberculose dans le petit village de Chambon-sur-Lignon. En 1943 il rejoint la Résistance, assumant un poste dans la direction de *Combat* - en même temps que Mauriac publie *Le Cahier noir*. Camus devient un des rédacteurs en chef de *Combat*, ajoutant au prestige et à la notoriété que lui ont mérité *L'Étranger* et *Le Mythe de Sisyphe*, les deux publiés en 1942. Pendant son rétablissement, Camus témoigne de l'héroïsme des habitants de Chambon-sur-Lignon qui cachent chez eux des Juifs fuyant les persécutions nazies. Il peut voir chez ces villageois la pratique d'une résistance non-violente. Camus, qui écrit aux années 1930 à Jean Grenier qu'il a « un si fort désir de voir diminuer la somme de malheur et d'amertume qui empoisonne les hommes » doit être fortement impressionné par ces actes quotidiens par lesquels les citoyens de ce village diminuent le malheur des Juifs dans la zone occupée.¹⁴⁰ Ce principe, la diminution des souffrances des hommes, guidera les écrits de Camus dans sa recherche d'une alternative à tout le malheur dans le monde moderne.

Pendant l'Occupation, Camus essaie d'éclairer la lutte qu'entreprend la Résistance pour mieux connaître les raisons de son combat. Écrites à un ami allemand imaginaire, les *Lettres à un ami allemand* oppose un « nous » de l'Europe libre au « vous » de l'Allemagne nazie dans une lutte pour l'Europe. Camus caractérise cette lutte en termes de l'homme, du désespoir et du besoin de s'assurer de la justice dans l'esprit avant d'entrer en guerre. Il écrit dans la première lettre en 1943 que la défaite était un détour scrupuleux où les Français s'interrogeaient s'ils pouvaient

¹⁴⁰ Michel Onfray, *L'Ordre libertaire : La vie philosophique d'Albert Camus* (Paris: Flammarion, 2012), 142.

réconcilier leur goût de justice à cette guerre. « C'est le détour qui a sauvegardé la justice, mis la vérité du côté de ceux qui s'interrogeaient. Et sans doute, nous l'avons payé très cher. »¹⁴¹ Il ajoute que même en guerre, « il y a des moyens qui ne s'excusent pas » et « nous luttons pour des nuances, mais des nuances qui ont l'importance de l'homme même. »¹⁴² Camus ne s'engage dans la guerre contre les nazis qu'après avoir accordé cette lutte à ses goûts pour l'homme et pour la justice. Il appelle plus tard dans *Combat* à une résistance totale, mais cela ne signifie pas qu'il soutient n'importe quelle façon de faire la guerre contre l'occupant. Justement, Camus écrit qu'on s'engage pour ces nuances qui séparent la force de la cruauté, l'énergie de la violence, ou l'homme du tyran. Il est toujours partisan de l'homme, préférant la justice à une loyauté aveugle à son pays.

La quatrième lettre de la série, inédite à l'époque, aborde les pensées de Camus quand la victoire semble enfin proche. Il l'écrit en juillet 1944 avec un pressentiment déjà de ce que la Libération entraînera pour la France, qu'avant l'aube de la liberté il faut « traverser une nuit encore plus obscure que celle qui commença, il y a quatre ans. »¹⁴³ La noirceur des violences commises contre des hommes doit être subie pour que les peuples libres puissent vivre libres encore. Cette idée de la lutte justifiée par la conscience, ce détour qui a couplé l'épée et l'esprit et qui a sauvegardé la justice, va revenir dans les articles de Camus dans *Combat* quand il exige une résistance totale et puis une justice épuratoire, rapide et claire après la Libération. Tout de même, Camus écrit dans cette quatrième lettre que le monde peut manquer de sens, « mais je sais que quelque

¹⁴¹ Albert Camus, Jacqueline Lévi-Valensi, et Raymond Gay-Crosier, *Œuvres Complètes*, Vol 2, 11.

¹⁴² *Ibid.*, 9 et 12.

¹⁴³ *Ibid.*, 25.

chose en lui a du sens et c'est l'homme, parce qu'il est le seul être à exiger d'en avoir ... [sauver l'homme,] ce n'est pas le mutiler et c'est donner ses chances à la justice qu'il est le seul à concevoir. »¹⁴⁴ Puisque l'homme sensé exige la justice, la brutalité permise par un monde sans sens est inférieure à la force de ceux qui l'opposent avec un goût pour la justice et un respect pour l'homme. Camus s'engage dans la résistance parce qu'il faut combattre le règne du désespoir et le mépris de l'homme libre par les nazis.

La chute de la III^e République et le conservatisme raciste de Vichy sous l'Occupation sèment en Camus le désir vif d'une révolution en France pour établir une démocratie sociale. Le même Camus critiquera en 1951 la violence de toute révolution dans *L'Homme révolté*, mais la destruction de la vieille France pendant la Seconde Guerre mondiale offre une telle occasion de refaire la France pour le bien, que Camus devient militant d'une révolution. Pendant la guerre, Camus se bat pour que la France ait l'occasion de perfectionner sa démocratie.¹⁴⁵ La voie qu'il poursuit pour réaliser la défaite des nazis et la révolution en France est celle de vivre sa philosophie - Camus milite dans un groupe de résistance contre les forces nazies et la Milice. Il écrit en mars 1944 un appel à la résistance totale contre l'occupant car celui-ci mène une guerre totale contre la France, toute la France, et donc cela regarde tous les Français - ils doivent tous résister. Il appelle à l'action dans les villes, dans les usines, sur les lignes de communication de l'ennemi et surtout contre la Milice.¹⁴⁶ Camus imagine, revendique et pratique une résistance qui semble bien différente de celle qu'assume Mauriac. Tandis que Mauriac fait appel à la grandeur de l'es-

¹⁴⁴ *Ibid.*, 26-7.

¹⁴⁵ Arthur Goldhammer [traducteur], *Camus at Combat : Writing 1944-1947* (Princeton, NJ: Princeton University Press, 2006), ix

¹⁴⁶ *Ibid.*, 3.

prit humain, Camus appelle les gens à réconcilier leurs scrupules à l'action contre l'ennemi. Là où Mauriac appelle à la résistance de l'esprit, Camus revendique la nécessité de soutenir la résistance de l'esprit par des actions définitives contre les nazis.

Au fur et à mesure que la guerre progresse, on voit dans les articles de Camus une rhétorique de la justice simplifiée, un appel à l'action définitive pour la France et contre ses ennemis. Ayant déjà écrit sur le détour qu'a pris les Français en examinant les actions de guerre dans leurs consciences, Camus voit une situation claire où il faut plonger dans la mêlée. En avril 1944 il simplifie le dilemme moral que pourraient ressentir des résistants à tuer leurs compatriotes dans la Milice. Il écrit que tout milicien est un criminel, un traître qui s'est condamné à mort devant la justice le jour où il a rejoint la Milice car en trahissant la France, il s'en est exclu. Pour Camus, il faut détruire ces branches pourries pour sauver la France.¹⁴⁷ Cette idée d'une justice qui enlèverait à la France ses membres corrompus revient dans les articles de Camus sur l'épuration. Déjà, alors que l'Occupation dure toujours, Camus caractérise la résistance comme une lutte pour expurger de la France une maladie. En juillet 1944, pendant l'invasion de la France par les forces alliées, Camus anticipe la libération proche de la France en avertissant tous les Français qu'ils ne seront pas jugés par leurs intentions, mais par leurs actions et les actions auxquelles leurs mots les ont engagés.¹⁴⁸ Il adopte ici une idée un peu rétrospective de la justice. Cet article a l'air plutôt d'un avertissement à ceux qui ne sont pas engagés dans la Résistance que d'un appel aux patriotes de la dernière heure. Pourtant, Camus écrit dans le même article qu'il n'y a que deux par-

¹⁴⁷ *Ibid.*, 4.

¹⁴⁸ *Ibid.*, 8.

tis en France : ceux qui sont avec nous et ceux qui sont contre nous.¹⁴⁹ En simplifiant ainsi la guerre sur le plan moral, Camus jette aussi les fondations idéologiques de l'épuration. Ce schéma binaire vise à faciliter l'engagement de la population, mais une fois que l'occupant est parti il peut perpétuer la division intérieure des Français. Enfin, Camus souhaite que la Libération déclenche une révolution qui permettra le perfectionnement de la démocratie française et l'exercice de la justice.

La guerre provoque en Camus une exigence de l'action. Sa colère devant les cruautés et injustices de l'Occupation est autant une réaction aux atrocités de la guerre qu'elle est inspirée par l'inaction des millions de Français malgré l'héroïsme quotidien d'une minorité. Il appelle à une résistance totale à cette guerre totale. Bien qu'il ait éprouvé aux années 1930 le désir de diminuer la souffrance des hommes, la rhétorique de Camus à *Combat* pendant l'Occupation devient tellement violente et simpliste puisqu'il veut résister à la force de l'injustice avec la force de la justice. Sa résistance à la brutalité des nazis semble contredire son engagement pour la réduction de la souffrance et le refus de l'aveuglement dans sa simplification binaire de la lutte et dans sa violence ; or, la motivation derrière cette lutte est la défense de la personne humaine, la recherche d'une révolution dans une démocratie sociale et juste et le refus de la brutalité nazie. Les voies de résistance que suivent Mauriac et Camus divergent sur cet élément de colère qui se trouve dans les écrits de Camus. Là où Mauriac refuse le mépris de l'homme et la soumission à la force des Nazis en faisant appel aux plus hautes aspirations de l'esprit humain, Camus refuse l'oppression de la vraie France sous l'Occupation en exigeant la défense des meilleurs aspects de l'homme par des actions définitives contre l'ennemi. Il y a un risque inhérent dans les approches

¹⁴⁹ *Ibid.*, 9.

des deux écrivains. Pour Mauriac, une résistance de l'esprit ne suffit pas en elle-même, elle doit guider les actions des hommes militaires, politiques et normaux. Quant à Camus, opposer la force juste à la force de l'opresseur entraîne le risque de devenir aussi cruel et injuste que l'ennemi.

5. *L'unité de la France*

Malgré leurs différentes façons de résister à l'occupant nazi, Mauriac et Camus poursuivent tous les deux le même but : la restauration de la France dans une unité juste. Tous les deux sont conscients de la menace que pose le déchirement de la France pendant et après l'Occupation. Les deux hommes revendiquent l'unité du peuple français pour poursuivre l'œuvre de la justice face au brigandage nazi. Il apparaît une différence dans leurs approches après la Libération où Camus exige l'élimination de ces parties de la France qui se sont opposées à une France démocratique et libre tandis que Mauriac rêve d'une réconciliation nationale. Il serait facile de caractériser ces deux hommes selon les mots-clés qu'ils utilisent après la libération : la charité pour Mauriac et la justice pour Camus. Pourtant ceci est un contraste trop net, trop simpliste. Il faut rappeler que Mauriac écrit dans un article de mai 1943 pour *La Gazette de Lausanne* que « la justice sans la force n'est qu'un simulacre de justice. »¹⁵⁰ Mauriac, lui aussi, comprend la nécessité de la force pour exercer la justice. La compassion, la foi en l'homme et la réconciliation seules ne suffisent pas à rendre justice au peuple français, il leur faut la force juste pour combattre la force de l'opresseur. Cette force juste doit établir un ordre humain et juste dans la France où la population ne s'entretue plus.

¹⁵⁰ Touzot, *Mauriac sous l'Occupation*, 255.

C'est au nom de ce même but que Camus écrit en mars 1944 qu'il y a une France et pas deux, l'une qui se bat et l'autre qui demeure au-dessus en jugeant.¹⁵¹ La France est unie dans le supplice de l'Occupation aux yeux de Camus. On peut réconcilier cette unité de la France avec le schéma binaire qu'il évoque à la fin de la guerre en se souvenant que Camus exclut les collaborateurs traîtres de sa conception de la France. On voit dans son souci d'une France unie et restaurée les germes d'une violence épurante qui risque de diviser la nation encore plus. La vision d'une France unie chez Mauriac prend un aspect plutôt conciliateur, car avec ses refus de Machiavel et le mépris de l'homme, Mauriac écrit aussi que « l'homme échappe à la loi de l'entre-dévorement. »¹⁵² Bien que les deux écrivains exigent une mesure morale insérée dans la politique, leurs visions divergentes de la restauration de la France dans l'unité de sa population éclatent après la guerre dans leur polémique d'octobre 1944 à janvier 1945 sur l'épuration.

B. La Libération et la bataille pour l'âme de la France

1. Le journalisme clandestin libéré

Avec la Libération, comme avec la défaite, un changement dramatique de régime politique en France entraîne aussi une remise en question du rôle de l'écrivain, surtout du journaliste. Les journalistes, ayant le pouvoir de créer et de manipuler la connaissance du public par leurs publications hebdomadaires ou quotidiennes, sont singulièrement situés pour influencer les interprétations, la signification et l'expérience de la Libération pour les Français. Albert Camus s'efforce de définir la mission des Français à cette époque, il essaie de délimiter les contours des

¹⁵¹ Goldhammer [traducteur], *Camus at Combat*, 1.

¹⁵² Mauriac, *Mémoires politiques*, 137.

exigences éthiques de la liberté. Il écrit le 8 septembre 1944 un article pour *Combat* intitulé « La Justice et la liberté » qui ouvre un dialogue entre la gauche et la droite avec les contributeurs du *Figaro*. Il y écrit que le problème, c'est de réconcilier la justice avec la liberté et que sa mission, celle de la presse et de tous les Français d'ailleurs, est d'établir la justice dans ce monde injuste pour préserver la liberté des âmes destinées à la servitude.¹⁵³ Camus comprend la gravité de l'enjeu de la Libération. Il faut travailler pour s'assurer que la nouvelle politique de la France créera et préservera la liberté pour les êtres justes de la France. Il n'y a qu'une petite suggestion des mesures d'épuration nécessaires à cette mission. Ici, il est évident que Camus a les meilleures intentions pour la France libérée - il parle explicitement de la difficulté d'exécuter la justice pour tous en s'assurant qu'on ne compromette pas leur liberté. Il est important de garder cet avertissement en tête quand on examine les articles de sa polémique avec François Mauriac.

Le même jour, Camus commence à redéfinir le rôle de la presse lors de la Libération par rapport à la révolution qu'il veut achever pour établir une démocratie sociale et juste en France. Se lamentant de la tendance de la presse à rapporter les nouvelles vite au lieu de bien les présenter, Camus revendique la nécessité du journalisme critique. Il écrit que le journaliste peut faciliter une meilleure compréhension des événements pour le public en mettant en contexte les nouvelles et qu'il peut donner ses commentaires politiques et moraux s'il le fait scrupuleusement, maintenant sa distance et avec un sens de l'importance relative des choses.¹⁵⁴ On discerne ici un écho du devoir de l'écrivain que Mauriac a défini en 1937 : « la seule raison d'être des écrivains [...]

¹⁵³ Goldhammer [traducteur], *Camus at Combat*, 31-2.

¹⁵⁴ *Ibid.*, 33.

c'est leur lucidité. »¹⁵⁵ Camus et Mauriac appartiennent tous les deux au groupe d'intellectuels français qui comprennent le journalisme en tant que devoir moral envers leurs lecteurs. Ils visent à combattre par leurs analyses les machinations des idéologues dont l'influence mène souvent à l'injustice – c'est-à-dire l'usage et l'abus des êtres humains à des fins politiques. À la Libération, l'engagement journalistique de ces deux écrivains acquiert une nature plus essentielle que jamais car la censure et la servitude imposées par le gouvernement français sous l'Occupation, et qui limitait l'efficacité de l'analyse journalistique auprès des Français, sont retirées à cette époque.

La population ne reçoit pas ces analyses des journalistes passivement, pourtant, la presse doit établir un équilibre entre son devoir moral envers son public et les nécessités financières pour exister en tant qu'entreprise. Mauriac contribue souvent au *Figaro* à cette époque, étant leur éditorialiste vedette grâce à son prestige littéraire et en tant que résistant. Un parmi la poignée d'académiciens qui se sont servis de leurs talents et de leur prestige littéraire pour s'opposer à l'occupant et pour déjouer ses ruses de propagande et le premier intellectuel reconnu et loué par Charles de Gaulle, Mauriac jouit d'un immense capital symbolique à la Libération. Pour lui, il ne s'agit pas d'écrire ce que le public veut lire. Au contraire, il s'est efforcé depuis ses écrits sur la Guerre d'Espagne dans *Sept*, *Temps présent* et *Le Figaro* d'être un instigateur, un provocateur de réflexion pour la population. Il publie en septembre 1944 « Examens de conscience » pour *Le Figaro* où il écrit :

Mais nous vivons des heures où la parole écrite engage terriblement un homme. Aujourd'hui, l'irréflexion risque de toucher au crime. [...] il faut approuver ce vœu de M. Albert Camus dans un article de Combat, que « la réforme politique inspire une profonde mise en question du journalisme par les journalistes eux-mêmes » !¹⁵⁶

¹⁵⁵ François Mauriac, « Notre devoir d'écrivains, » *Sept* (Paris) le 22 janvier 1937.

¹⁵⁶ Mauriac, *Mémoires politiques*, 158-9.

Mauriac comprend le poids de la parole écrite pendant la Libération ayant écrit sous l'Occupation aussi. Comme Camus, il reconnaît que ses articles l'engagent pour tel ou tel projet politique ou moral. Ils revendiquent un journalisme consciencieux et soucieux de son devoir envers le peuple français. Cette vision du rôle du journaliste auprès de son public partagée par ces deux écrivains constitue la fondation conceptuelle de leur polémique car chacun voit l'argumentation de l'autre comme une atteinte possible au corps et à l'esprit national. De leurs positions proéminentes dans la presse libérée, Camus et Mauriac mettent en question la guérison de la France - l'un exigeant une justice rapide et lucide, l'autre montrant du doigt les excès de cette épuration.

2. Les enjeux : la charité, la justice et la France restaurée

La tâche de reconstruire la France après la Libération rend difficile la sauvegarde de l'intégrité de la Résistance qui se trouve tout d'un coup au pouvoir. Xavier Grall écrit de cette période que « la Résistance s'est salie à l'aube de son gouvernement » et que « c'est ici qu'apparaît la grandeur du journaliste Mauriac. Il combattra dans une solitude presque totale l'épuration sanglante, officielle ou clandestine. »¹⁵⁷ Justement, les articles de Mauriac dans *Le Figaro* le situent très vite en opposition à cette épuration brutale de la France qui manque de justice suffisante pour le salut de la nation. Il écrit le 8 septembre 1944 « La Vraie justice » où il explique son refus de cette épuration aux Français. « Il ne s'agit pas ici de plaider pour les coupables, mais de rappeler seulement que ces hommes, ces femmes, sont des accusés, des prévenus, qu'aucun tribunal ne les a encore convaincus du délit. »¹⁵⁸ Ceci est évidemment un reproche aux Français qui

¹⁵⁷ Grall, *François Mauriac*, 45.

¹⁵⁸ François Mauriac, « La Vraie justice, » *Le Figaro* (Paris) le 8 septembre 1944. 1.

entreprennent des exécutions sommaires des gens accusés de collaboration. Il reconnaît la tentative de punir les coupables, œil pour œil et dent pour dent, mais « il ne faut à aucun prix que la IV^e République chausse les bottes de la Gestapo. »¹⁵⁹ Mauriac invoque ici le nom de la Gestapo, l'incarnation même de l'oppression, de la brutalité et de l'injustice dont les Français souffraient pendant l'Occupation pour les appeler à une morale supérieure. La France n'aura rien appris, rien gagné de cette guerre si elle commet à son tour les mêmes injustices dont elle a souffert aux mains des nazis. Ce principe d'une morale supérieure, d'une vocation de justice et le souci de ne pas porter des jugements hâtifs sur ses compatriotes mènent Mauriac à une position oppositionnelle d'où il revendique la réconciliation au nom de l'unité nationale.

Camus, par contre, bien qu'il soit aussi soucieux de l'unité et de la restauration de la France, vise ce but par le moyen d'une justice lucide et vengeresse, car il ne peut pas oublier les sacrifices des résistants et otages martyrisés. En août 1944, il écrit contre le pardon de ces brutalités, disant que le pardon sera impossible pour ceux qui ont vécu les atrocités de l'Occupation car l'esprit a finalement compris qu'il ne vaincra l'épée que par l'épée. Il ne s'agit pas de la haine des ennemis pour Camus, il s'agit de la justice.¹⁶⁰ Oui, Camus se soucie du rapport entre la justice et la liberté, il ne veut pas frapper ceux qui ne sont pas traîtres à la France. Pourtant, le chemin qu'il montre aux Français est celui qui mène à une révolution, et dans sa France nouvelle, la pureté exige la destruction des coupables. On détecte ici une prolongation de ses écrits de guerre où Camus condamne tout milicien à mort pour la trahison et le meurtre et où il raconte en détail les crimes nazis tel qu'il le fait dans « Pendant trois heures ils ont fusillé des Français. »

¹⁵⁹ *Ibid.*, 1.

¹⁶⁰ Goldhammer [traducteur], *Camus at Combat*, 21.

Il écrit dans cet article de mai 1944 « devant ce nouveau massacre, nous nous découvrons la solidarité du martyr et les forces de la vengeance. »¹⁶¹ Camus invoque ici l'idée du martyr pour rallier les Français autour de la patrie souffrante, il y a un écho de nationalisme dans ces propos qui ont autant à voir avec son projet de révolution qu'avec le patriotisme de la guerre. Plus dangereuse au moment de la Libération est l'idée que les forces de la vengeance peuvent être justifiées contre l'occupant et ses collaborateurs. David Carroll, dans sa préface à *Camus at Combat*, écrit que se venger sur ces meurtriers, c'est la justice aux yeux de Camus ; pourtant « la solidarité du martyr » est une fondation instable et dangereuse pour construire une démocratie car la vengeance est presque impossible à contrôler une fois qu'elle est invoquée.¹⁶² Il apparaît ici une tension dans la pensée de Camus à propos du devoir de la justice à la Libération, car il écrit en juillet 1944 dans sa quatrième « Lettre à un ami allemand, » qui n'était pas publiée à cette époque, que « pour être fidèles à notre foi, nous sommes forcés de respecter en vous ce que vous ne respectez pas chez les autres. »¹⁶³ Alors que Camus assimile la vengeance à la justice, il est tout de même soucieux de ne pas imiter les tactiques des nazis. Le problème, c'est que ce scrupule chez Camus reste inédit, il est noyé dans ses appels publics à la révolution qui rendra la justice à la France. La voix de Camus qu'entend la population française est cette dernière qui revendique une justice vengeresse et épuratoire, faisant écho en même temps aux passions qui brûlent dans les cœurs des Français privés de leur liberté pendant quatre ans.

¹⁶¹ Albert Camus, Jacqueline Lévi-Valensi, et Raymond Gay-Crosier, *Œuvres Complètes*, Vol 1, 917.

¹⁶² Goldhammer [traducteur], *Camus at Combat*, xiii.

¹⁶³ Albert Camus, Jacqueline Lévi-Valensi, et Raymond Gay-Crosier, *Œuvres complètes*, Vol 2, 28.

En octobre 1944 il aborde directement le sujet de l'épuration dans un article qui déclenche sa polémique avec Mauriac. Camus écrit qu'il faut du sang-froid dans l'épuration car elle est nécessaire. Il ne s'agit pas d'épurer beaucoup, mais d'épurer bien en proportion des crimes. Il faut se résigner aux peines de l'épuration au nom de la justice et de la liberté pour éviter les conséquences dangereuses de laisser ces membres corrompus dans le corps national.¹⁶⁴ En principe, il n'y a rien de scandaleux dans ces paroles. La France a souffert aux mains des nazis et des collaborateurs français, et il serait prudent d'exclure de tels traîtres de la France renouvelée ; or, il y a un air de justicier implacable là-dedans qui ne s'accorde pas bien avec les ambiguïtés de la réalité. En même temps qu'il revendique la justice, Camus reconnaît qu'il n'existe pas une loi sous laquelle on pourrait punir la plupart des collaborateurs. Donc, il est dans une position un peu contradictoire où il exige la justice mais il fait appel à une justice en dehors de la loi. Il pense éviter une justice de la rue motivée par la vengeance et les exécutions sommaires par son appel à une justice aussi lucide que rapide, mais il existe dans ses paroles l'ouverture vers une interprétation qui justifiera ces représailles.

Mauriac aussi souhaite la réhabilitation de la France et une unité nationale retrouvée. Cependant, il n'envisage pas une justice qui enlèvera la vie et la liberté aux coupables. Au contraire, Mauriac vise à guérir le pays divisé en enlevant aux accusés leur culpabilité présumptive. C'est-à-dire qu'au lieu d'une épuration, Mauriac revendique le pardon de tous les collaborateurs sauf par la poignée qui a véritablement souhaité et travaillé pour la victoire de l'Allemagne nazie. Contredisant Camus un jour après que ce dernier a revendiqué la justice rapide et lucide, Mauriac écrit, « la vérité, c'est que le peuple souffrant aspire à la concorde, à la réconciliation nationale.

¹⁶⁴ *Ibid.*, 77-8.

»¹⁶⁵ Là où son jeune confrère écrit sur la vengeance des martyrs et l'éradication des citoyens pourris, Mauriac écrit sur la souffrance de la guerre. Il ne parle pas de la vengeance des martyrs, mais de l'arrêt de ce processus qui en justifiant la violence créera de nouveaux martyrs. En effet, cette position vient de la résistance de Mauriac car il a écrit en 1943 dans *Le Cahier noir* où il rejette la politique de Machiavel, qu'il croit que l'homme peut et doit échapper à la loi de l'entredévorement.¹⁶⁶ Mauriac refuse la justice dont Camus parle dans *Combat* puisqu'il considère cette vision de justice vengeresse comme un prolongement des douleurs de la guerre. Il y voit l'exacerbation de la division du pays et l'accroissement des rangs de martyrs. Il préfère pardonner à quelques coupables au risque de punir quelques innocents. De plus, il reproche indirectement à Camus son appel à une justice qui ne provient d'aucune loi existante, écrivant qu'une « œuvre d'épuration à l'échelle d'un grand pays ne s'improvise pas. »¹⁶⁷ Le vide entre le besoin de rendre justice aux martyrs de l'Occupation et l'absence de critères légaux pour poursuivre les coupables permet aux Français de se penser justifiés dans leurs exécutions sommaires et aux milliers de petites injustices d'être commises au nom de la vengeance. En vue du gouvernement de la nouvelle République, Mauriac s'appuie sur ce point - il n'y pas encore un système judiciaire capable de poursuivre les coupables. Sur le plan moral, il fera écho à Pascal en revendiquant la charité, qui est l'imitation de l'Amour de Dieu, pour assouvir la soif de concorde chez les Français.

Camus veut aussi la concorde et l'unité de la nation française ; or, il contredit grandement l'appel à la compassion fait par Mauriac. Au lieu de la compassion, Camus cherche une justice

¹⁶⁵ François Mauriac, « La Justice et la guerre, » *Le Figaro* (Paris), le 19 octobre 1944, 1.

¹⁶⁶ Mauriac, *Mémoires politiques*, 137.

¹⁶⁷ Mauriac, « La Justice et la guerre, » *Le Figaro* (Paris), le 19 octobre 1944, 1.

objective et sans pitié. Tony Judt cite la position de Camus, qui écrit qu'il faut « détruire une partie encore vivante de ce pays pour sauver son âme elle-même. »¹⁶⁸ Ce n'est pas dire que Camus approuve les exécutions sommaires au nom de l'épuration. Nous avons déjà vu qu'il appelle à bien épurer plutôt qu'à beaucoup épurer. Ici Camus explique pourquoi il faut une épuration - laisser intacts ces aspects traîtres dans la France, c'est condamner la France à leur poison. Aux yeux de Camus, l'effet de garder ces Français qui ont trahi leur patrie au sein de la communauté nationale ne peut être que néfaste. Il n'est pas seul parmi les intellectuels français, car Simone de Beauvoir va expliquer qu'en dépit de la futilité de la vengeance, « certains hommes n'avaient pas leur place dans le monde que nous cherchions à construire. »¹⁶⁹ Une telle vision nette provient d'une simplification conceptuelle que fait Camus de la population, cité dans *Camus at Combat* de Arthur Goldhammer que la France, c'est la Résistance.¹⁷⁰ Puisque la guerre concernait tous les Français, comme il l'a écrit en mars 1944, les Français avaient tous le même devoir de résister, et ceux qui ne l'ont pas fait sont traîtres à la France libre.¹⁷¹ C'est une simplification atroce. Camus doit comprendre à cette époque que les catégories de collaborateur et de résistant sont tellement floues qu'on ne peut dire que la France est la Résistance. Une interprétation plus généreuse avancerait cette confusion de la Résistance avec toute la France comme une incorporation dans la Résistance de la plupart des Français qui n'ont pas aidé l'occupant. Pourtant, le langage de Camus dans *Combat* sous l'Occupation penchait plutôt vers une dichotomie nette entre « ceux qui

¹⁶⁸ Judt, *Past Imperfect*, 44.

¹⁶⁹ *Ibid.*, 57.

¹⁷⁰ Goldhammer [traducteur], *Camus at Combat*, 80.

¹⁷¹ *Ibid.*, 3.

ne sont pas avec nous et ceux qui sont contre nous. »¹⁷² Ainsi, en octobre 1944, il se peut que Camus persévère dans sa pensée assez simpliste de la guerre où tous ceux qui ne sont pas des résistants sont des membres pourris de la France. Il est d'une certaine façon une tête brûlée à cette époque, emporté par la victoire de la Résistance et l'occasion venue d'enfin achever la révolution sociale. Là où Camus veut une France unifiée par l'expulsion de ces personnes qui l'ont trahie, Mauriac veut une France unifiée par la réconciliation de sa population divisée. Les problèmes avec l'épuration que soutient Camus surgissent des interprétations diverses de ce que c'est la justice et la culpabilité ainsi que de la question de savoir à quel point la France est assez épurée.

Mauriac s'enrage à ces paroles de Camus. À vrai dire, il en est blessé aussi car il pressentait les conséquences sanglantes d'une telle épuration. Il s'en prend à Camus surtout pour sa caractérisation de l'épuration en tant que nécessité. Répondant à l'idée que les doux devraient durcir leurs cœurs sous la terrible loi de l'épuration, il écrit « Eh bien non ! Que les doux ne privent pas ce monde sombre de leur douceur ! [...] Il y aura toujours assez de cruauté sur la terre. Il y en aura toujours trop en nous-mêmes qui nous croyons doux et qui sommes impitoyables. »¹⁷³ Mauriac refuse avec véhémence l'application de l'absolutisme moral de la guerre à la population française libérée. Il voit derrière les paroles de Camus une déclaration de guerre contre la France, une division encore pire de la nation et une justice tellement implacable qu'elle devient cruelle. Mauriac préfère ne pas offrir une justification pour la cruauté à une population ayant souffert des années d'occupation et ivre de sa libération. Il n'est pas question de plaider pour les coupables

¹⁷² Goldhammer [traducteur], *Camus at Combat*, 9.

¹⁷³ François Mauriac, « Réponse à *Combat*, » *Le Figaro* (Paris), le 22 octobre 1944, 1.

non plus selon Mauriac - il est d'accord que certains doivent être punis. Toutefois, il ne faut surtout pas se laisser aller dans la poursuite de justice au point de punir quelques innocents. C'est ainsi qu'on « chausse les bottes de la Gestapo. » Mauriac milite pour une justice qui épurerait la France par le pardon de ces citoyens impurs et la réconciliation d'une part de la population à l'autre. Sa justice à lui, c'est de refaire la gloire de la France en refaisant la concorde de ses citoyens, et puisque la haine attire la haine et la vengeance attire encore plus de douleur, cette union doit se réaliser à travers la réconciliation.

Le débat qui émerge dans ces articles révèle un point de différence entre Mauriac et Camus : celui des moyens de s'assurer de faire la justice en France. Les deux sont convaincus de la nécessité de punir certains coupables tout en gardant en esprit le respect de la personne humaine. Camus écrit en réponse à Mauriac qu'il n'est pas partisan du meurtre et que la personne humaine incarne tout ce qu'il respecte dans le monde.¹⁷⁴ De plus, il renonce à la justice hâtive et aveugle, au jugement arbitraire et à la stupidité criminelle - choisissant la justice humaine aussi imparfaite soit-elle, et l'honnêteté. Il veut une France pure, une date terminale de toute poursuite judiciaire des collaborateurs et la disparition des erreurs de nombreux Français dans l'oubli.¹⁷⁵ Camus n'approuve pas les imperfections de la justice humaine, il cherche à les corriger par l'honnêteté. Tout de même, il considère cette justice imparfaite un mal nécessaire à la renaissance d'une France libre. Cette résignation à une justice qui peut se montrer cruelle envers quelques personnes dans son imperfection différencie Camus de Mauriac : ce dernier refuse de compromettre la justice dans la France libérée. À ce moment, la polémique entre Camus et Mauriac se suspend

¹⁷⁴ Goldhammer [traducteur], *Camus at Combat*, 89.

¹⁷⁵ *Ibid.*, 90.

pendant quelques mois. Les deux écrivains continuent d'exercer leur magistrature morale en contribuant régulièrement à leurs journaux. Dans un article de décembre 1944, Mauriac écrit encore sur la justice, rappelant aux Français que le gouvernement de Vichy était le régime officiel de la France, légal et reconnu à l'étranger, donc l'adhérence simple à ce régime n'est pas une trahison méritant les punitions imposées dans l'épuration. Il écrit : « il est vrai et très vrai que le sang des fusillés crie non pas vengeance mais Justice, » abordant ainsi le devoir des Français envers les martyrs de l'Occupation.¹⁷⁶ Plus tard, Camus va invoquer ce devoir de justice envers les martyrs pour montrer que le pardon ne suffit pas pour tout le monde. Pour sa part, Mauriac préconise une justice réalisée dans la guérison de la France au lieu de la justice d'une épuration qui ajoute aux souffrances par sa violence.

En insistant sur le principe de la réconciliation, Mauriac prouve encore sa tendance à aller à contre-courant de ses confrères. Devenu proche de la Résistance intellectuelle sous l'Occupation, de ses membres communistes y compris, Mauriac se distancie de ces hommes par ses prises de position politiques. Son souci pour l'être humain et la justice au-delà de toute affiliation politique ou esprit de parti fait de Mauriac un critique résolu, indépendant des puissants malgré sa position dans l'orthodoxie culturelle en tant qu'Académicien. Mauriac ouvre l'année 1945 par un article où il déclare : « L'Année de la réconciliation, » reprenant un discours du général de Gaulle. Il y écrit que « chacun peut découvrir dans son passé assez d'erreurs pour comprendre la faute la plus grave des autres, et pour l'absoudre quand l'heure sera venue. »¹⁷⁷ Il y a tant d'injustices commises au nom de l'épuration à ce stade, que Mauriac fait appel ici à l'autocritique des

¹⁷⁶ François Mauriac, « Justice, » *Le Figaro* (Paris) le 12 décembre 1944, 1.

¹⁷⁷ François Mauriac, « L'Année de la réconciliation, » *Le Figaro* (Paris), le 2 janvier 1945, 1.

Français. Selon Mauriac, si les Français peuvent essayer de comprendre les erreurs des collaborateurs, ils peuvent leur pardonner. L'article susmentionné de Mauriac exige de l'empathie et de la compassion chez les Français pour ne pas ajouter aux souffrances de cette épuration confuse. Denis Salas écrit pour la *Revue Histoire de la justice* un article sur l'épuration où il cite le nombre de morts estimés par Raymond Aron à entre 30,000 et 40,000.¹⁷⁸

Trois jours plus tard, Camus semble concéder à Mauriac que la France a besoin de la charité. Pourtant, au lieu de calmer Mauriac, les paroles de Camus le 5 janvier 1945 le provoquent davantage. Camus écrit que les absurdités de l'épuration témoignent du fait qu'il est trop tard pour faire la justice. Il reconnaît que ses idées ont été mal comprises et que la justice rapide aurait dû être claire aussi.¹⁷⁹ Camus déclare ici l'échec de son projet de justice et de révolution pour la France. Il conclut que Mauriac avait raison : les Français vont avoir besoin de « dérisoires consolations » telle que la charité.¹⁸⁰ Voici l'idée qui enrage Mauriac. Le vieux romancier est un partisan convaincu de la charité depuis qu'il a lu Pascal pour la première fois à son adolescence. Pour lui, la charité est la première des vertus, valant plus que tous les corps et tous les esprits du monde.¹⁸¹ C'est la charité qui permet à l'homme de transcender son état animal et de devenir civilisé. Mauriac reproche à Camus son attitude envers la charité : « le plus haut degré de civilisation s'exprime par le fait que charité est devenu synonyme d'humanité [...] ces dérisoires conso-

¹⁷⁸ Denis Salas, « Justice de l'épuration à la fin de la seconde guerre mondiale. » *Revue Histoire de la justice* n° 18, (2008) 23, consulté le 16 avril 2014, http://www.justice.gouv.fr/_telechargement/doc/La_Justice_de_lepuration_a_la_fin_de_la_seconde_guerre_mondiale.pdf.

¹⁷⁹ Goldhammer [traducteur], *Camus at Combat*, 164.

¹⁸⁰ *Ibid.*, 165.

¹⁸¹ Mauriac, *Ce que je crois*, 156.

lations dont il se moque, c'était exactement ce que les hommes avaient gagné, au cours des siècles, sur les ténèbres. »¹⁸²

Camus répond quatre jours plus tard par un rejet définitif du pardon. Il écrit dans « Justice et charité » qu'en s'opposant à la charité il avait l'air de prôner la haine, mais en fait il cherche une voie juste entre le pardon et la haine. Il dit que la voie du pardon serait aussi désastreuse pour la France que la haine.¹⁸³ Pour lui, le pardon n'unira pas les Français dans la réconciliation, il les divisera davantage dans la soif amère de la justice.¹⁸⁴ De plus, le pardon est difficile pour Camus à accepter puisqu'il garde toujours dans son esprit la mémoire des martyrs et victimes de la brutalité aux mains des nazis. Le pardon est pour lui insuffisant pour leur mémoire - ce qu'il leur faut, c'est la justice dans la punition des coupables. Bien qu'il ne soit pas partisan de la haine, Camus semble rapprocher la justice à la vengeance ici.

Le problème est que la vengeance attire souvent la haine aussi. En tout cas aux yeux de Camus, il est évident que le pardon n'est pas un remède pour la France car les crimes de l'Occupation exigent leur punition juste. Camus invoque les familles des martyrs pour montrer comment le pardon leur est insuffisant. Mauriac en a parlé un mois plus tôt quand il a affirmé aussi que le sang des martyrs a crié 'justice' ; or, Mauriac exclut la vengeance de la justice. Bien qu'il ne parle pas de vengeance, Camus semble néanmoins avoir laissé une ouverture dans ses articles qui permet au lecteur d'y voir de la vengeance. Camus dénonce la haine tout en refusant le pardon comme insuffisant aux morts. Mais puisqu'il n'exclut pas explicitement la punition des cou-

¹⁸² François Mauriac, « Le Mépris de la charité, » *Le Figaro* (Paris), le 7 janvier 1945, 1.

¹⁸³ Goldhammer [traducteur], *Camus at Combat*, 168-9.

¹⁸⁴ *Ibid.*, xiii.

pables par la vengeance, Camus permet au lecteur d'assimiler leur vengeance à la justice objective.

Quant à la punition des coupables, Mauriac est en accord avec Camus, différant seulement en ce qu'il rappelle aux Français les conséquences humaines de cette tentative d'épurer la France. Il reprend la métaphore corporelle de la France où il faut détruire ou enlever ces membres du corps national qui sont pourris et corrompus, écrivant « vous ne travaillez pas sur un cadavre. Ce n'est pas de dissection qu'il s'agit. Comment le pays réagira-t-il à cette opération sanglante, poursuivie durant des mois ? »¹⁸⁵ Mauriac parle de la diminution de l'enthousiasme pour l'épuration qui va avec un désillusionnement face au le parti de la Résistance qui, maintenant au pouvoir, poursuit ses ennemis avec une violence qui le rapproche de l'occupant chassé du territoire. Il concède que « l'épuration est un mal nécessaire [...] nous devons la subir comme la rançon inéluctable de Vichy. Mais nous croyons qu'il n'est pas trop tôt pour chercher à découvrir l'issue. »¹⁸⁶ Dans le même article, Mauriac répond à ceux qui l'appellent St François des Assises en observant que les saints sont souvent très réalistes et que leur charité apparente témoigne autant de leur souci de créer une existence acceptable que de leur vertu chrétienne. C'est-à-dire que le pardon et la fin de l'épuration ne sont pas exigés seulement par une sensibilité horrifiée par ce que la justice prescrit comme punition - ils sont nécessaires à ceux qui cherchent à rétablir l'unité nationale et commencer le processus de guérison.

Un mois après la fin de cette polémique, Robert Brasillach est condamné à mort pour ses crimes pendant l'Occupation. Mauriac et Camus détestent tous deux Brasillach pour ce qu'il a

¹⁸⁵ François Mauriac, « Les conséquences politiques de l'épuration, » *Le Figaro* (Paris), le 12 janvier 1945, 1.

¹⁸⁶ *Ibid.*, 1.

fait pour corrompre le rôle du journaliste intellectuel en France. Tandis que ces deux-là se servent du journalisme pour être des guides moraux du public, Brasillach utilisait sa voix publique pour inciter au meurtre, pour attaquer les hommes dans leur réputation, leur personne et leur corps. Tout cela n'empêche pas Mauriac de faire circuler parmi ses confrères intellectuels une pétition pour la clémence envers Brasillach que signe aussi Camus. Intellectuels et écrivains eux-mêmes, ils s'opposent à la punition capitale, surtout quand il s'agit d'un grand talent littéraire tel que Brasillach. Dans ce cas, pourtant, on voit les limites du pouvoir des intellectuels car, d'un côté, les écrits de Brasillach ont abouti à certaines actions qui l'ont condamné à mort mais, de l'autre côté, la pétition de dizaines d'intellectuels pour sauver la vie à Brasillach échoue nettement. Ce n'est qu'en août 1947 que la première de trois amnisties est instituée par le président de la République Vincent Auriol. Cette première pardonne à ceux qui ont écrit contre la France, les deux suivantes en janvier 1951 et août 1953 amnistient ceux qui ont été punis pour « la dégradation nationale. » Ainsi, neuf ans après la Libération de la France, les Français se sont finalement réconciliés devant la loi ayant amenuisé les punitions sévères de l'épuration.

Six mois plus tard, Camus écrit dans *Combat* : « il est certain désormais que l'épuration en France est non seulement manquée, mais encore déconsidérée [...] l'échec en tout cas est complet. »¹⁸⁷ Chez Camus, l'espoir de reconstruire une France libre est à jamais perdu. Il éprouvait à la Libération un certain idéalisme qui voulait croire que les hommes frustrés par quatre années d'occupation puissent réaliser une justice rapide et lucide, vengeant les martyrs sans glisser dans la haine et l'injustice. La réalité des faits donne tort à cet idéalisme. En contraste, Mauriac peut se dire réaliste quand il appelle à la concorde et à la réconciliation. Le pardon peut mener

¹⁸⁷ Albert Camus, Jacqueline Lévi-Valensi, et Raymond Gay-Crosier, *Œuvres complètes*, Vol 2, 407.

les Français à soigner les blessures et divisions de leur supplice collectif en empêchant l'ajout de souffrances et la création d'encore plus de martyrs. Tandis que les moyens agressifs que soutient Camus le situent plutôt dans l'idéalisme, en vue des débordements de l'épuration, les appels au pardon par Mauriac témoignent d'un pragmatisme né de son horreur de l'injustice et de sa fatigue de la souffrance et qui vise surtout la restauration de la paix. Là où Mauriac vise à rompre la chaîne des violences réciproques en donnant voix aux meilleures vertus humaines telle que la charité, Camus participe involontairement pendant un temps à cette chaîne de représailles en poursuivant son projet de révolution.

Conclusion

La Libération de la France donne aux Français une occasion singulière de repenser leur République, tout le gouvernement du pays étant en jeu, le rôle des journalistes assume un poids important à cette époque. Depuis l'engagement des intellectuels en matière politique suivant l'exemple d'Émile Zola en 1898, les intellectuels français se donnent le devoir d'être des guides moraux du peuple. Le journalisme est leur arme préférée à cause de son apport immédiat au peuple et sa large diffusion. Il est le moyen idéal pour un écrivain ou un autre intellectuel public de répandre dans la population ses analyses, ses avertissements, bref ses idées. Vers le début du vingtième siècle, les intellectuels deviennent de plus en plus conscients de leur capacité de faire voir et faire croire au peuple. Ils ne suivent pas l'exemple néfaste du révolutionnaire Jean-Paul Marat qui a fait mourir des dizaines d'hommes par ses exhortations à la violence dans la presse pendant la Révolution de 1789, et au lieu de mettre leur journalisme au service de la violence, ils essaient d'injecter un sens moral dans la vie publique de la France. C'est-à-dire qu'ils ont appris

de Marat et de Zola la capacité du journalisme d'effectuer une action politique. Avec cette conscience, les intellectuels français se donnent le devoir d'une magistrature morale sur le peuple. Puisqu'ils se considèrent indépendants des pouvoirs politiques établis, les intellectuels ont une position unique en France en tant que figures publiques sans obligation devant le gouvernement du moment. Aussi, la capacité de parler au public avec l'autorité que leur offre leur prestige et leur éloquence entraîne un devoir de s'engager consciemment dans les affaires publiques de la nation.

Le rôle des intellectuels dans la vie publique de leurs pays acquiert une nouvelle importance avec la montée des idéologies fascistes et communistes en Europe. Les débats et les actions au sein des pays qui essaient de négocier les attraits de ces deux idéologies rivales sont menés par les intellectuels. Ils font entendre leurs idées, leurs analyses, appelant leurs compatriotes à une meilleure organisation du pays. En France, Maurice Barrès et Charles Maurras se servent de leur prestige pour rappeler aux Français la grandeur de leur patrimoine collectif et leur devoir envers la patrie. Invoquant la patrie aussi, Charles Péguy écrit des poèmes visant à inspirer la ferveur nationaliste dans les cœurs de ses compatriotes. Dans les années 1930s, le Parti Communiste et l'Allemagne nazie se rivalisent pour l'allégeance des intellectuels européens. Les dirigeants de ces deux idéologies politiques ciblent les intellectuels pour accéder aux cœurs des peuples européens. Des cercles amicaux entre la France et l'Allemagne servent à aveugler les Français sur des vrais desseins d'Hitler, et la Guerre d'Espagne offre une occasion pour ces intellectuels qui militent pour l'une ou l'autre idéologie de s'engager dans la lutte actuelle par leurs propres actions.

Il faut considérer la carrière littéraire de François Mauriac dans ce contexte où les intellectuels n'ont pas seulement la célébrité, ils ont une influence politique auprès du peuple. Un catholique d'une foi inquiète, Mauriac est très tôt soucieux de dominer sa vie en vivant selon les exigences de sa conscience. Cette conscience l'éloigne du catholicisme de sa famille, faisant de lui un critique de la bourgeoisie à laquelle il appartient. Cependant, la mission initiale qu'il se donne est d'insérer la morale chrétienne dans la vie publique et les arts de la France. Tôt dans sa carrière d'écrivain il est donc conscient d'une mission ou d'un devoir de répandre certaines idées pour élever l'esprit des Français. Dans ses romans, Mauriac met en tension les tentations de la chair ou de la richesse avec l'amour de Dieu et le devoir des humains envers leur Créateur. Ces romans lui méritent la célébrité ; or, c'est quand Mauriac entre dans le journalisme qu'il se mêle à des questions politiques actuelles. À l'époque de la Guerre d'Espagne, Mauriac élève sa voix pour dénoncer la brutalité des moyens de cette guerre qui massacrent les innocents autant que les combattants ennemis. Il se fait un militant de l'homme, du respect de la personne humaine au-dessus des allégeances politiques, par ses dénonciations des deux camps bellicistes ainsi que de l'Église Catholique. À cette époque, Mauriac définit sa conception du devoir de l'écrivain dans un article de *Sept* cité ci-dessus ; pour lui, l'écrivain a l'obligation morale d'exercer sa lucidité et son analyse pour voir plus clairement les événements et pour déjouer les ruses des idéologues auprès du peuple. Ainsi, Mauriac se voit héritier de Zola en tant qu'un intellectuel engagé, qui essaie de guider le peuple par ses capacités d'analyse exercées dans les articles journalistiques.

L'Occupation et la Libération de la France transforment ce devoir d'écrivain en attachant aux idées elles-mêmes des conséquences sévères, politiques et personnelles. Par ses articles et sa publication clandestine du *Cahier noir*, Mauriac continue de militer pour l'homme en refusant

toute politique de Machiavel. Appelant au refus de ce mépris de l'homme qui est nécessaire aux régimes totalitaires, Mauriac vise à inspirer les meilleures vertus dans les cœurs de ses lecteurs, telle que la charité - la vertu suprême dans la pensée religieuse de Mauriac, inspirée de Pascal. Ce grand partisan de la personne humaine se met en alerte à la Libération car elle entraîne le risque pour les Français d'adopter l'injustice de leurs oppresseurs dans la tempête de leurs passions et colères, frustrées pendant quatre années, et qui surgissent en août 1944. À cette époque, Albert Camus, lui aussi un partisan de l'être humain, vient de voir ses années d'action militante dans la Résistance aboutir à la Libération.

Camus entre dans le débat célèbre avec Mauriac alors qu'il est à la tête d'un journal résistant victorieux, *Combat*. Comme le suggère son titre, Camus menait la guerre contre les nazis dans ses actions et ses articles. Il a dû accorder sa conscience à ce combat, mais une fois qu'il a déterminé la violence nécessaire pour vaincre la brutalité des nazis il s'est donné à fond à ce combat. De cette optique, il est une tête brûlée à la Libération - suite à quatre années de combat physique et idéologique acharné, la France a finalement la chance de réaliser une révolution juste que cherche Camus. Soucieux de faire profiter le pays de ce début, Camus exige une épuration de ces collaborateurs qui ont trahi la France car ils n'ont pas leur place dans la nouvelle France qui veut incarner la justice. C'est une justice vengeresse qui s'accorde bien avec les sentiments de la population du moment ; or, est-ce un exercice responsable étant donné son prestige et son devoir d'écrivain ? Dans le moment, il pense militer pour la justice puisque ses mots l'exigent ; cependant, ses lecteurs pourraient voir dans ses articles une justification de la vengeance sur les collaborateurs. La notoriété que Camus a gagnée par sa participation à la Résistance lui confère beaucoup de capitale symbolique aux yeux des Français - il a l'oreille du peuple. C'est précisé-

ment cette capitale symbolique qui doit avertir Camus de la nécessité de considérer la réaction des lecteurs à ses idées, mais les circonstances de la Libération, sa soif de justice et son projet d'effectuer une révolution en France sont parmi ses motivations primordiales.

François Mauriac ne participe pas vraiment aux représailles qui suivent l'inversion des rapports de pouvoir en France. Au lieu de l'expression des passions vengeresses d'un peuple qui a beaucoup souffert, les écrits de Mauriac à la Libération sont à la fois un cri de joie, un soupir de soulagement et un avertissement que le travail de protéger la personne humaine contre les machinations des idéologies n'est pas fini. Victorieux, Mauriac ne laisse pas les Français oublier qu'ils ont toujours le devoir de valoriser la personne humaine et d'exprimer leurs meilleures vertus dans leurs actions. Examinant les articles qui entourent ceux de Mauriac sur la première page du *Figaro* pendant les mois suivant la Libération, on voit de tels titres que « Les Alliés sont en Hollande, »¹⁸⁸ « La Hongrie a demandé l'armistice »¹⁸⁹ et « L'Affaire du petit marseillais : Albert Lejeune est condamné à mort. »¹⁹⁰ Tandis que les autres journalistes parlent des progrès de la guerre, des procès-spectacles et de la poursuite des collaborateurs, Mauriac écrit sur la concorde, sur le processus de justice et sur les mérites de la charité et de la réconciliation. Il est la seule voix éminente qui proteste contre les excès de l'épuration, exigeant en contrebalance l'ascension de l'esprit humain à un plan moral d'un ordre plus haut.

Mauriac donne voix aux aspirations de l'homme vers une meilleure conduite tandis que Camus donne voix à la passion du public de refaire la France par une justice vengeresse. Là où

¹⁸⁸ *Le Figaro* (Paris), le 8 septembre 1944, 1.

¹⁸⁹ *Le Figaro* (Paris) le 17 octobre 1944, 1.

¹⁹⁰ *Le Figaro* (Paris) le 22 octobre 1944, 1.

Mauriac parle de l'esprit, Camus exige l'action. Les deux souhaitent l'instauration d'un ordre juste en France : Camus par l'élimination de ceux qui se sont opposés au travail national, Mauriac par la réconciliation des divers membres du pays. Dans le contexte du devoir du journaliste, ce sont des choix moraux et professionnels qui montrent aux Français deux voies différentes à suivre. L'échec de l'épuration donne raison à Mauriac, démontrant comment les articles de Camus ont participé aux justifications de la violence, de l'injustice et des exécutions sommaires. Camus reconnaît ce fait, déclarant l'échec de l'épuration en 1945 et admettant plus tard que Mauriac avait raison (contre lui). À la fin des années 1940, Camus écrit « vous m'avez aidé, sans le savoir, à comprendre les vérités sur lesquelles mon cœur était aveugle. C'est la raison de ma gratitude. »¹⁹¹ Par son opposition à Camus, Mauriac a exposé les points faibles de son argumentation pour la justice rapide et claire. Mauriac valorise la paix de l'esprit et l'unité nationale au-dessus des passions vengeresses qui exigent la punition de la chair des collaborateurs. En soulignant les souffrances inhérentes aux punitions qu'exigeait Camus, Mauriac lui ouvre les yeux sur les conséquences cruelles de son idée de justice. Après cette expérience, Camus change la nature de ses interventions dans la politique pour qu'elles « vis[ent] seulement à faire baisser les tensions par le dialogue et sauver les vies. »¹⁹² Ce changement rapproche Camus au désir de Mauriac d'en finir avec les supplices de la chair par l'aspiration de l'esprit à un état charitable. Il semble que son conflit avec Mauriac lui ait révélé quelques aspects de la politique du vieil romancier qui entre dans les débats politiques pour dénoncer ceux qui visent à faire souffrir les êtres humains pour tel ou tel but politique.

¹⁹¹ Barré, *François Mauriac*, Vol 2, 98.

¹⁹² Jean-Yves Guérin, « Mauriac et Camus en 1945 : Deux écrivains devant l'épuration, » *Le Pardon*, Vol 1, pp 247-268 (Paris: Beauchesne, 1987), 268.

Le refus de Mauriac face aux passions idéologiques et sa revendication de la personne humaine ont marqué la pensée de Camus par les injustices de l'épuration. Camus écrit à la publication d'un recueil de ses écrits à *Combat*, que ces articles représentent l'engagement d'un écrivain pendant quatre années dans la vie publique de son pays, et que l'expérience se termine par la perte de quelques illusions et le renforcement d'une conviction plus profonde. En vérité, il ne peut pas lire un ou deux des articles en question sans détresse ni tristesse.¹⁹³ Il faut noter que le Camus qui se tient en justicier implacable exigeant la destruction des collaborateurs n'est pas emblématique de toute la pensée du philosophe. Au contraire, son débat avec Mauriac est fascinant en ce qu'il est un moment hors norme pour Camus où ses idées ont pu être interprétées comme exhortation à prendre les affaires en main et comme justification des excès de l'épuration. En effet, les articles que Camus écrit pour *Combat* pendant l'Occupation et à la Libération semblent être une parenthèse plutôt violente dans sa carrière. Avec le recul, l'opposition de Mauriac, qui s'est dédié à surmonter le bas, le vil et le cynique dans l'homme, a peut-être aidé Camus à rouvrir ses yeux et redevenir un partisan du dialogue et de la vie humaine. Quant à Mauriac, il tâchait au temps de ce débat de remplir son devoir d'écrivain en déjouant et en résistant à l'élan des idées et des passions de la Résistance. Son journalisme non-conforme lui mérite la condamnation de ses confrères à gauche et à droite ; néanmoins il tient toujours à la justice, à la compassion et au respect de la personne humaine par sa résistance à tout esprit de parti politique.

Mauriac n'est pas arrivé facilement à comprendre et à respecter la personne humaine, et ses difficultés le rendent d'autant plus convaincu de la nécessité de défendre l'être humain contre les machinations politiques. La crise de foi qui pousse Mauriac à écrire *Souffrances d'un chré-*

¹⁹³ Goldhammer [traducteur], *Camus at Combat*, ix (note de bas de page n°3).

tien en 1931 ressemble à un cri de révolte contre la pruderie bourgeoise et son interprétation d'un catholicisme qui efface la chair. En revenant à la foi, Mauriac accepte que tout l'être humain, esprit et chair ensemble, est consacré par l'amour de Dieu. Puisque tout l'être humain est consacré, Mauriac se méfie de ceux qui sacrifieraient la chair au nom de l'esprit ou de l'éthique. L'éthique de Mauriac se construit pendant les années 1930 autour de la valorisation de l'être humain au-dessus de l'idéologie ou de la philosophie. Au fond de sa polémique avec Camus se trouve la hiérarchie de l'esprit et du corps - Mauriac écrit en octobre 1944 en « Réponse à *Combat* » « Mon jeune confrère est plus spiritualiste que je n'imaginai - plus que moi-même en tout cas. Les Inquisiteurs aussi brûlaient les corps pour sauver les âmes. »¹⁹⁴ Justement, Camus exigeait la destruction de quelques corps pour sauver l'âme de la France ; pourtant, Mauriac proteste contre la soumission du bien-être physique des hommes à un idéal philosophique de la justice. En 1944, Mauriac en a assez du sang, il veut en finir avec les supplices car les hommes ont déjà trop souffert.

Tandis que Camus se montre « spiritualiste » ou bien idéaliste, Mauriac prend une position à la fois plus éthique et plus réaliste - celle du pardon pour épargner les êtres humains de la souffrance du corps. Mauriac cherche à soigner les esprits des Français pour qu'ils n'aient plus soif du sang. Ce qu'il enseigne à Camus, c'est le respect du corps de l'homme en concert avec les considérations de l'esprit. En 1944 et 1945, François Mauriac s'oppose aux positions prises par Camus dans *Combat* parce que ses appels à la justice par la destruction des coupables constituent un journalisme qui néglige son devoir envers le peuple. Oui, Camus essaie de guider ses lecteurs vers le bien, mais ce contre quoi Mauriac proteste est qu'il soumette les corps des colla-

¹⁹⁴ Mauriac, « Réponse à *Combat*, » *Le Figaro* (Paris) le 22 octobre 1944, 1.

borateurs à des supplices au nom de la justice. La carrière de journaliste engagé de Mauriac a été vouée au combat de cette idée qu'il est toujours permis de s'attaquer aux corps des hommes pour sauver leurs âmes. Depuis les massacres de la Guerre d'Espagne jusqu'aux atrocités de l'Occupation et de l'épuration de la France, Mauriac se mobilise dans les journaux en défense de l'être humain, dans son corps autant que dans son esprit, contre les idéologies politiques. De la même manière que sa foi en un Dieu personnel et la consécration du corps dans l'Incarnation ont remplacé en Mauriac l'éducation religieuse de son enfance qui se méfie du corps, le souci de la personne humaine derrière les appels à la charité dans les articles de Mauriac à la Libération ouvre les yeux de Camus aux conséquences inattendues et regrettables de ses articles. En fin de compte, Mauriac remplit son devoir de journaliste en faisant appel à une meilleure éthique qui comprend le corps et l'esprit.

BIBLIOGRAPHIE

1. Burrin, Philippe. *La France à l'heure allemande*. Paris: Seuil, 1995.
2. Barré, Jean-Luc. *François Mauriac : Biographie intime, 1885-1940*. Vol 1. Paris: Fayard, 2009.
3. Barré, Jean-Luc. *François Mauriac : Biographie intime, 1940-1970*. Vol 2. Paris: Fayard, 2009.
4. Camus, Albert, Jacqueline Lévi-Valensi, et Raymond Gay-Crosier. *Œuvres Complètes*. Vols 1-2. Paris: Gallimard, 2006.
5. Du Bos, Charles. *François Mauriac et le problème du romancier catholique*. Paris: RA Corrêa, 1933.
6. Girardet, Raoul. *Le Nationalisme français : Anthologie 1871-1914*. Paris: Seuil, 1983.
7. Goldhammer, Arthur [traducteur] *Camus at Combat : Writing 1944-1947*. Princeton, NJ: Princeton University Press, 2006.
8. Grall, Xavier. *François Mauriac, journaliste*. Paris: Éditions du cerf, 1960.
9. Guérin, Jean-Yves. « Mauriac et Camus en 1945 : Deux écrivains devant l'épuration. » dans *Le Pardon*. Vol 1, pp 247-268. Paris: Beauchesne, 1987.
10. Judt, Tony. *Past Imperfect: French Intellectuals 1944-1956*. New York: NYU Press, 2011.
11. Kushner, Eva. *Les Ecrivains devant Dieu : Mauriac*. Paris: Desclée de Brouwer, 1972.
12. Lacouture, Jean. *François Mauriac*. Paris: Seuil, 1980.
13. Lacouture, Jean. *Léon Blum*. Traduit par Georges Holoch. New York: Holmes & Meier Publishers, Inc., 1982.
14. Mauriac, François. « Notre devoir d'écrivains. » *Sept* (Paris). Le 22 janvier 1937.
15. Mauriac, François. « La Vraie justice. » *Le Figaro* (Paris). Le 8 septembre 1944.
16. Mauriac, François. « La Justice et la guerre. » *Le Figaro* (Paris). Le 19 octobre 1944.
17. Mauriac, François. « Réponse à *Combat*. » *Le Figaro* (Paris). Le 22 octobre 1944.
18. Mauriac, François. « Justice. » *Le Figaro* (Paris). Le 12 décembre 1944.
19. Mauriac, François. « L'Année de la réconciliation. » *Le Figaro* (Paris). Le 2 janvier 1945.

20. Mauriac, François. « Le Mépris de la charité. » *Le Figaro* (Paris). Le 7 janvier 1945.
21. Mauriac, François. « Les conséquences politiques de l'épuration. » *Le Figaro* (Paris). Le 12 janvier 1945.
22. Mauriac, François. *Ce que je crois*. Paris: Grasset, 1962.
23. Mauriac, François. *Mémoires politiques*. Paris: Éditions Bernard Grasset, 1967.
24. Mauriac, François. *Nouvelles lettres d'une vie*. Paris: Éditions Grasset & Fasquelle, 1989.
25. Onfray, Michel. *L'Ordre libertaire : La vie philosophique d'Albert Camus*. Paris: Flammarion, 2012.
26. Oriol, Philippe. *J'accuse...! : Émile Zola et l'affaire Dreyfus*. J'ai lu, 2001.
27. Ory, Pascal. *La belle illusion : culture et politique sous le signe du Front Populaire*. Paris: Plon, 1994.
28. Riding, Alan. *And The Show Went On : Cultural Life in Nazi-Occupied Paris*. New York: Knopf, 2010.
29. Salas, Denis. « Justice de l'épuration à la fin de la Seconde Guerre mondiale. » dans *Revue Histoire de la justice*. n° 18. (2008). Consulté le 16 avril 2014. http://www.justice.gouv.fr/_telechargement/doc/La_Justice_de_lepuration_a_la_fin_de_la_seconde_guerre_mondiale.pdf.
30. Sans Desoto, Emilio. « Des Créateurs contre la barbarie : Les Ecrivains et la Guerre d'Espagne. » *Le Monde diplomatique*. (Avril 1997). Accédé le 18 février 2014. http://www.monde-diplomatique.fr/1997/04/SANZ_DE_SOTO/8108.
31. Sapiro, Gisèle. *La guerre des écrivains*. Fayard, 1999.
32. Thalmann, Rita. « Du Cercle Sohlberg au Comité France-Allemagne, » dans *Entre Locrarno et Vichy : Les relations franco-allemandes dans les années 1930*. Vol I. Paris: CNRS Éditions, 1993.
33. Touzot, Jean. *Mauriac sous l'Occupation*. Paris: La Manufacture, 1990.
34. Welch, Edward. *Francois Mauriac: The Making of an Intellectual*. Amsterdam-New York: Editions Rodopi BV, 2006.
35. Zola, Emile. « J'accuse...! » *L'Aurore* (Paris). Le 13 janvier 1898.